VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 6 Avril 1915 NUMERO 47

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTE

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

VAINE TENTATIVE

En un tour de main, sous la menace de l'orangisme ontarien, en face de la réconfortante certitude de ne s'attaquer qu'à de petits enfants, la législature prussienne d'Ontario a voté—pour la gloire et le bon renom de la race supérieure et de la civilisation britannique—le fameux projet Pyne qui attente à tous les droits scolaires du contribuable canadien-français dans l'Ontario.

Inutile de citer au long le texte même de ce projet. Contentons-nous des clauses substituant une commission gouvernementale aux commissions d'écoles séparées qui refuseront de se soumettre aux ordres arbitraires et persécuteurs du gouvernement ontarien et oseront les attaquer devant les cours de justice de ce pays.

Elles donnent au lieutenant-gouverneur en conseil les pouvoirs suivants:

(a) De nommer une commission de pas moins de trois membres et de pas plus de sept;

(b) De donner et conférer à toute commission ainsi nommée, tous ou tout pouvoirs en possession de la Commission pour statuts ou autrement y compris le droit de régie des droits, propriétés et revenus de la commission et tous les autres pouvoirs qu'il jugera à propos et nécessaire pour faire observer le but et l'esprit de cette loi;

(c) De suspendre, retirer tous ou toute partie des droits, pouvoirs et privilèges de la commission, et lorsqu'il le jugera bon, de remettre tous ces droits ou aucun d'eux, et d'en investir de nouveau la commission;

(d) D'employer ou de disposer tout octroi de la législature payable à la dite commission sur la recommandation de n'importe quel inspecteur pour l'usage des dites écoles ou d'aucune d'elles, d'après les instructions écrites du ministre.

* * *

Nul besoin d'insister sur ce que comporte de monstrueux et d'anti-britannique ce projet de loi. Il fait fi de tous les droits des contribuables et prétend les soumettre au pouvoir d'une commission que le gouvernement ontarien créera à sa fantaisie persécutrice. Elle sera protestante, anti-française, orangiste, s'il le veut. Même s'il lui plaît d'aller aux extrêmes, il la pourra constituer de descendants des Irlandais recueillis par nos pères et que nourrirent de leur lait de braves mères canadiennes déjà surchargées d'enfants.

* * *

Nous tenons à signaler ici la conduite de la majorité des catholiques irlandais de la province d'Ontario. Hormis quelques nobles exceptions, ils ont tout fait pour obtenir l'adoption du projet Pyne. McCrae, député catholique irlandais de Sudbury, l'a voté; espérons qu'à la prochaine occasion les électeurs canadiens-français de cette division électorale le renverront à ses moutons. Plus dégoûtant encore a été le cas du trésorier provincial, McGarry, représentant de l'élément catholique anglais dans le cabinet ontarien. Par haine de l'élément français, il a fait des pieds et des mains en faveur du projet Pyne; il s'est surtout signalé, note le **Droit** d'Ottawa, par son acharnement rageur.

* * *

Nul doute que les loges orangistes et les Irlandais catholiques vont pousser un cri de joie. Ils l'ont enfin sous leur talon, cette minorité canadienne-française, l'irréductible propagandiste du catholicisme en Amérique! Qu'ils se hâtent à jouir de leur triomphe, car, comme tous les triomphes de l'iniquité, il sera bref. Il est des lois contre lesquelles ne sauraient prévaloir celles que votent et pourront jamais voter, orangistes et Irlandais catholiques dans leurs embrassements ridicules et haineux. Ce sont les lois que la nature, que le Créateur, ont posées au peuplement de la terre. S'ils n'étaient cuits et recuits dans une ignorance crasse de toute l'histoire canadienne, quelle leçon les orangistes ne pourraient-ils pas tirer des pages historiques où sont relatés les progrès de l'élément français et de l'élément anglais dans la province d'Ontario. Ils y découvriraient que, laissé à ses seules forces, l'élément anglais ne s'accroîtrait guère; ils y constateraient que, même aidé de l'apport de l'immigration européenne, il s'accroît beaucoup moins rapidement que l'élément canadien-français. En face de la poussée qui vient du nord de l'Ontario, qui de toutes parts encercle l'Ontario rural et le pénètre, peut-être commencent-ils à entrevoir l'avenir, à sentir que le terrain se dérobe sous eux. Mais il est déjà trop tard: nous y sommes et nous y restons. Qu'on le veuille ou non, peu importe.

D'autres rameaux de l'arbre canadien-français ont été secoués par la persécution: ils n'en ont émergé que plus vigoureux. Il y a trente-cinq ans, le **Free Press** laissait dire dans ses colonnes que dans vingt-cinq ans le français ne serait plus parlé dans l'Ouest. Il y a près de deux siècles, les gouvernants d'alors, au mépris de tous les traités et de toutes les garanties royales, déportaient les Acadiens. Plus que jamais l'on parle français dans l'Ouest. L'Acadien est revenu au pays de ses pères: obscurément, dans le silence, il y a bâti de nouveaux foyers; à chaque recensement, l'on est forcé de constater qu'on lui doit presque tout l'accroissement de la population des Provinces Maritimes.

* * *

Nos frères d'Ontario vont subir une dure persécution: les orangistes ont leur haine à satisfaire, leurs compagnons de lutte catholiques ont à ensevelir sous des bassesses le souvenir d'un bienfait que malheureusement pour eux ils ne sauraient effacer de l'histoire. A nous d'aider les Ontariens. La race est solidaire; non-seulement au Manitoba, mais partout où se parle le verbe de France.

du **Times**, de Londres, visitant le contingent canadien à Shorncliffe, Angleterre, dit que "quatre-vingt dix pour cent d'entre eux sont nés en Angleterre"—(ninety per cent of them are British-born).

Qu'en pensent ceux qui trouvent que les Canadiens français se sont peu enrôlés?

* * *

"Les pires ivrognes, les pires prostitués, les pires joueurs, les pires entremetteurs, les malotrus de tout genre et les vauriens sont des membres reconnus de l'Eglise Romaine".—**Patriot**, organe officiel des orangistes de Winnipeg.

Lecteurs, comment aimez-vous ce compliment? Et cela s'envoie par la poste canadienne.

* * *

Une primeur pour nos lecteurs: Preuve fulgurante de l'affirmation du **Winnipeg Saturday Post** que les fournisseurs de mauvaises bottes sont des manufacturiers canadiens-français.

"Le colonel Brown a fait la déclaration que, depuis le 5 janvier, 1,643 paires de bottes ont été refusées et renvoyées à différentes fabriques. De ce nombre, 595 ont été refusées et renvoyées à la compagnie **Aylmer Shoe**, 144 paires à la compagnie **Hartt Shoe**, 232 paires à la compagnie **Relinds Shoe**, 359 paires à la compagnie **Regal Shoe**, 75 paires à la compagnie Valentine et Martin.—Dépêche d'Ottawa dans le **Free Press** du 2 avril."

* * *

Le **Free Press** s'étonne que M. Paul-Emile Lamarche, député du comté de Nicolet, Québec, ait osé avertir son parti qu'il porterait la responsabilité devant l'électorat canadien-français de la conduite du gouvernement conservateur d'Ontario. M. Paul-Emile Lamarche serait un farceur, selon le **Free Press**. Et pourquoi? Tout simplement parce qu'il n'aurait pas dénoncé cette fameuse lettre que lui écrivirent trois députés provinciaux manitobains.

Un renseignement au sujet de cette lettre. Il est faux que M. Tellier, chef de l'opposition dans Québec en 1911, s'en soit servi durant les élections provinciales contre le gouvernement libéral de Québec. Il en fut de même de M. Paul-Emile Lamarche. A la vérité et quel que fut le but visé par les auteurs de la lettre, on l'ignore tout à fait durant toute la campagne.

Cela, nous le savons parce que nous étions alors dans Québec et suivions de très près la campagne politique.

UN CRIME POLITIQUE

(Le **Droit**)

Un nouveau crime politique est à se tramer à la Législature de Toronto. On veut restreindre davantage les libertés des écoles séparées et l'on se prépare à enlever aux parents catholiques le droit de se choisir des représentants dans les commissions scolaires. Des Anglais, si fiers des libertés et des prérogatives du peuple, veulent défranchiser une partie notable des électeurs de l'Ontario, coupables de vouloir faire apprendre à leurs enfants la langue de la race dans laquelle Dieu les a fait naître.

Vendredi matin, sur le coup de minuit, l'heure sinistre des crimes et des forfaits, le Dr Pyne, ministre de l'instruction publique dans le cabinet Hearst, a présenté un projet de loi dont on lira le texte dans une autre colonne de cette édition.

Ce projet de loi place la commission scolaire catholique d'Ottawa sous le contrôle immédiat du Département de l'Instruction Publique et enlève aux parents le droit de diriger leurs écoles comme ils l'entendent.

C'est un attentat aux principes de la représentation consacrés par les coutumes et les lois anglaises; c'est un défi lancé par le gouvernement ontarien aux hommes de bonne volonté qui ont fait appel aux sentiments généreux des maîtres de l'Ontario en faveur des Canadiens français; c'est le triomphe des Irlandais séparatistes qui, comme les Pharisiens au temps du Christ, préfèrent la domination orangiste plutôt que de rendre justice à des coréligionnaires; c'est le digne couronnement de la campagne de veulerie menée par MM. Vincent, Champagne, Boudrault et Cie, qui préfèrent marcher avec les Irlandais séparatistes plutôt que de revendiquer les droits de leurs compatriotes; c'est un nouveau crime politique que le fanatisme et l'esprit de parti se préparent à consommer au nom de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

* * *

Ce projet de loi, tout anti-britannique qu'il soit, tout odieux qu'il paraisse aux esprits larges va être adopté par la législature d'Ontario. Les députés canadiens-français vont le combattre, il y a aussi quelques voix anglaises qui vont s'indigner de ce despotisme si diamétralement opposé à l'esprit des institutions britanniques, mais la discipline de parti et le mot d'ordre des loges vont dominer, et un nouveau pas sera fait vers l'étouffement graduel de l'enseignement du français en ce pays.

La force brutale va l'emporter: nous aurons le spectacle d'une majorité toute-puissante abusant du pouvoir que les circonstances lui ont donné pour écraser une minorité qui ne veut pas mourir et à qui l'on n'a d'autre chose à reprocher que de vouloir vivre sa vie nationale tout en travaillant pour le progrès et l'avancement du pays.

La décision semble bien arrêtée; les supplications des victimes, les requêtes respectueuses des princes de l'Eglise, les démarches suppliantes des politiciens et des hommes influents, rien n'y fait. Le mot d'ordre est là: **Soumets-toi ou meurs**. Et devant la toute-puissance des loges, les hommes qui détiennent le pouvoir s'inclinent, la plupart des politiciens se cachent, ils ont peur, les Irlandais séparatistes, obéissant eux-mêmes à un pouvoir occulte, s'unissent à leurs ennemis séculaires pour arrêter la marche de ceux-là même qui leur ont sauvé la vie, et quelques Canadiens français, jouissant de gras fromages, renient un passé glorieux et contribuent une large part à préparer le calvaire où l'on doit attacher au gibet, le rameau vigoureux de la race française qui pousse dans l'Ontario.

Les Canadiens français ont lutté avec un noble courage, ils sauront monter au calvaire avec une égale fermeté. On pourra les écraser sous le nombre et la force, mais les faire abdiquer, jamais. Les principes pour lesquels ils luttent sont trop grands, les droits qu'ils réclament sont trop sacrés, pour qu'ils les renient ou qu'ils les abandonnent. Ces principes sont de ceux que la force ne peut effacer, ces droits sont de ceux qu'une majorité injuste peut nier, mais qui ne se cèdent pas sans emporter avec eux l'apostasie d'une race. Et nous n'apostasierons pas.

* * *

Quelque pénible que soit la situation, il n'y a pas lieu de désespérer. La vérité et le droit ne meurent pas et Dieu sait toujours faire triompher la justice. Nous devrons de plus en plus resserrer nos rangs, consolider nos efforts et discipliner nos énergies; mais si dans la ville d'Ottawa, l'influence pernicieuse du patronage ministériel est assez forte pour affaiblir nos rangs, nous aurons encore les campagnes, plus saines, plus solidement patriotes et plus chrétiennes: nous aurons la jeunesse qui grandit avec le mépris des veules et des francophobes au coeur, nous aurons l'avenir qui sait rendre justice aux persévérants comme nous en avons de si beaux exemples dans l'Irlande et la Pologne, nous aurons nos fils, qui comme les enfants de l'Alsace et de la Lorraine sauront se souvenir et continuer la lutte.

Et qui sait si cette persécution évidente, directe, quoique légalisée, ne fera pas surgir des rangs des jeunes Anglais quelques hommes comme les Baldwin, les Ryerson, les Mowatt ou les Ross? De notre côté ne pouvons-nous pas espérer voir sortir des phalanges de jeunes, qui se préparent à l'action par l'étude et la prière, des Morin, des Lafontaine ou des Cartier sachant s'imposer à la majorité et faire respecter les droits des faibles.

Les hommes passent, ils tombent, mais la vérité et les bons principes sont éternels. Autant nous méprisons les hommes qui sacrifient tout pour leur avancement personnel, autant nous avons foi dans le triomphe final de la sainte cause que nous défendons, et cela en dépit des nuages qui s'amoncèlent à l'horizon et des rires sataniques de ceux qui préfèrent les honneurs à l'honneur.

CONCILIATION!!

Les politiciens bleus d'Ottawa viennent d'entonner la complainte ordinaire de ceux qui veulent cacher une laide chose sous un beau nom. Conciliâtion!! Conciliâtion!! On a entendu le même chant d'enterrement chanté à qui mieux mieux par les politiciens libéraux en 1896, à Ottawa, sur une question semblable. Amenez les mêmes circonstances, et amenez les mêmes politiciens bleus et rouges et c'est merveille de voir comme ils se ressemblent.

Cette fois-ci ce sont les politiciens bleus d'Ottawa qui craignent de voir la question des écoles d'Ontario leur nuire dans Québec. En 1896 les politiciens libéraux voulaient cacher leur honteuse affaire du compromis au sujet des Ecoles du Manitoba, ils entonnèrent le dada ordinaire, en arrière du grand chef Sir Wilfrid Laurier, qui peut être considéré à bon droit comme le papa de la Conciliâtion.

Nous espérons cependant que l'opinion sera moins facilement égarée cette fois qu'en 1896.

Il y a des journaux indépendants des partis qui se feront sûrement un honneur d'entrer en lice et d'empêcher des machines à tout mettre genre **Patrie** et **Presse** de chloroformer l'opinion.

Conciliâtion!! Conciliâtion!! cela semble fort beau, mais encore faut-il que les deux partis en face soient prêts à faire quelque chose.

Les Canadiens français d'Ontario sont prêts à la trêve pourvu qu'on leur laisse le droit de vivre et de parler leur langue dans une province qu'ils ont occupée dès les premiers jours de la domination française, et où ils comptent les leurs au nombre de 250,000 bas mot, d'après le recensement de 1911.

De l'autre côté on ne veut absolument pas démordre du règlement XVII qui, au dire des auteurs mêmes a pour but l'étranglement progressif des Canadiens français dans l'Ontario.

Les Ontariens n'ont plus d'enfants, ils sont la race supérieure voyez-vous, et comme ils veulent garder Ontario anglais, il ne leur reste que d'anglifier nos petits Canadiens.

Le tour est fort simple d'apparence, trop ignoble pour être avoué, mais les faits parlent plus haut que les paroles.

Et puis le Gouvernement est si disposé à la Conciliâtion qu'il vient d'accentuer encore sa persécution en déposant un projet de loi à l'effet d'enlever leur franchise aux électeurs canadiens-français qui ne sont pas prêts à mettre en action le règlement d'étranglement.

Allez faire de la Conciliâtion avec des gens ainsi disposés.

La leçon pratique de cet état de choses est une accentuation de l'opinion publique canadienne-française vers une plus grande liberté d'action à l'égard des partis politiques.

Quand les partis politiques auront devant eux une phalange d'hommes indépendants prêts à user de leur vote comme d'une arme pour abattre ceux qui les maltraitent et soutenir ceux qui les favorisent, au lieu de demander d'abord de quel couleur est le candidat, nous serons bien près d'une ère de vraie liberté.

En attendant ayons les yeux ouverts sur les affaires d'Ontario, c'est peut-être le meilleur entraînement vers un état de lutte qui sera peut-être le nôtre demain. Le spectacle d'hommes de coeur qui défendent leurs droits les plus clairs et les plus sacrés, ne peut manquer de nous faire du bien.

Les grandes grâces viennent de Dieu, mais notre piété doit y correspondre.

* * *

La vie mortifiée est la meilleure préparation aux missions difficiles.

POUR LES ONTARIENS

Nous n'avons pas pu la semaine dernière féliciter assez les huit écoles de la paroisse N.-D. de Lourdes. C'est un beau geste que viennent de faire écoliers et écolières. Rien ne saurait donner autant de courage aux blessés de l'Ontario et aux enfants dont on menace la langue. Nous souhaitons que l'exemple donné par les élèves de Saint-Eustache et de N.-D. de Lourdes soit suivi par de nombreuses écoles au Manitoba. On verra d'ailleurs plus bas dans la liste des souscriptions recueillies par le Cercle Saint-Claude, que deux écoles ont tenu à envoyer aussi une généreuse offrande.

Nous publions plus bas la belle lettre qui accompagnait la somme recueillie par le Cercle Saint-Claude de l'A. C. J. C. La paroisse, les écoles, le cercle se sont inscrits. Félicitons nos amis du Cercle Saint-Claude et remercions tous les souscripteurs qui ont prouvé une fois de plus, que lorsqu'on fait appel à des Français pour une cause qui intéresse la justice on est sûr de recevoir un appui empressé et généreux. Grand merci au nom des blessés de l'Ontario. Les soldats de langue française qui luttent sur les champs de bataille européens pour le droit et la civilisation et ceux qui dans la province voisine, résistent à des règlements iniques ne sauraient manquer d'être vainqueurs, avec l'aide de Dieu qui aime les Francs.

Cercle La Vérendrye de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

Dernières souscriptions

Sommes recueillies par le Cercle Saint-Claude de l'A. C. J. C.:

La Paroisse—

M. J.-F. Bernard	$ .10
M. Bellanger	1.00
M. J.-M. Kervinis	.10
M. J.-M. Philippe	.25
M. C.-J.-H. Arbez	1.00
M. P. Lacroix	1.00
Anonyme	.20
M. M. Acier	1.00
M. E. Salvail	1.00
M. Ed. Jobin	2.00
M. G. Philippot	.25
M. Jacques LeRoux	.25
M. H. de Moissac	1.00
M. O. Roy	.25
Hince frères	.50
Mme T. Gloux	.25
M. LeSauce	.25
M. P. Arbez	.25
M. J. Lambert	.25
M. A. Gobin	.25
Mme Morel	.25
Divers	1.75
Les Ecoles—	
Ecole Parthenay	2.25
Ecole Saint-Benoît	1.00
L'aumônier et les membres du Cercle A. C. J. C. de Saint-Claude	13.60
Total	$30.00

Saint-Claude, 29 mars 1915.

Monsieur et cher camarade,

Vous trouverez ci-inclus le montant de la souscription faite à Saint-Claude par le Cercle A. C. J. C. Saint-Claude. C'est l'obole de la veuve, car comme vous devez le savoir, nous avons ici éprouvé de grandes difficultés. Le presbytère incendié à un moment où nous avons à peine commencé à payer notre nouvelle église; la récolte anéantie par la grêle, 66 réservistes partis en France dont une vingtaine ont laissé ici femmes et enfants. Nous avons voulu quand même faire acte de solidarité et montrer à nos "cousins" d'Ontario que même au milieu de lourdes épreuves, nous voulons être à leurs côtés dans cette lutte pour un principe immortel comme l'Eglise qui le revendique: la liberté de l'enseignement, et pour un droit inaliénable par ce qu'il est défendu par la race la plus chevaleresque—le droit d'apprendre et de parler le français. Que nos cousins d'Ontario acceptent donc cet écot, comme un tribut que nous rendons à la vaillance des Belcourt, des Genest et tant d'autres et qu'ils nous croient leurs tout dévoués en N.-S.

Pour le Cercle A. C. J. C.
Saint-Claude,
Jean Martin,
Président.

OU RESIDE LA FORCE DE LA RUSSIE

C'est l'endurance, c'est la capacité de "durer", de réparer continuellement les pertes du moment, qui décidera du sort de la guerre actuelle. Des belligérants, c'est de l'aveu commun, la Russie qui possède en soi le plus de véritable "endurance".

En quoi et comment donne-t-elle sur ce point le pion à tous ses alliés, même l'Angleterre, c'est à quoi répondait dernièrement le correspondant du "Journal", de Paris, à Pétrograd.

"Il y a, écrit-il, des limites aux forces humaines.

Se représente-t-on la quantité de denrées et de munitions que consommeraient six millions d'hommes groupés en même temps, sur un front unique, dans une seule partie de la Pologne, et si on se la représente, comment imaginer la possibilité de charrier toutes ces matières sans un miracle qui triplerait d'un seul coup les voies ferrées russes et polonaises? Et puis existe-t-il un seul pays qui dispose d'assez de fusils à tir rapide et d'assez de canons pour armer à la fois 8 ou 10 millions de soldats?

L'Allemagne elle-même, l'Allemagne, qui depuis quarante ans pousse ses préparatifs avec une minutie qu'il vaudrait mieux appeler de la préméditation, l'Allemagne n'a point actuellement assez de fusils pour armer tous ses réservistes, point assez de munitions non plus pour continuer à les prodiguer comme elle le fit au début de la guerre.

Or, si l'Allemagne, pays d'usines et de grande métallurgie, connaît, à ce point de vue, la disette, comment pourrait-on s'imaginer que la Russie, empire où l'industrie venait seulement de naître, soit en état de produire à l'infini des bouches à feu et des projectiles et de pouvoir suffire à la consommation d'une armée qui serait fabuleusement nombreuse? Il ne faut pas rêver; il faut conserver le sentiment des réalités et des possibilités. Il y a des limites aux préparations militaires des peuples parce qu'il y a des limites à leurs ressources financières.

Pour ces raisons, il faut donc hausser les épaules quand on voit évaluer l'armée d'opération de nos alliés, l'armée de première ligne, à gauche de la Vistule, à cinq ou six millions d'hommes, car l'état-major russe ne parviendrait ni à mouvoir, ni à ravitailler une semblable multitude amassée dans un aussi étroit espace.

Où réside donc la force de nos alliés?

Vous l'avez déjà compris. Leur force réside dans une telle accumulation de réserves qu'il leur est toujours facile de réparer les pertes subies par leurs corps d'armée. Si l'armée de première ligne ne représente pas les myriades d'hommes que d'aucune avaient prétendu recenser, il y a dans les garnisons de l'intérieur de l'empire de telles quantités de soldats que les vides creusés par chaque grande bataille peuvent être rapidement comblés.

QUESTIONS ET REPONSES

Un de nos lecteurs nous demande d'étendre à tout genre de sujets la rubrique "Questions et réponses" que nous inaugurions récemment en page agricole. Nous accédons avec plaisir à cette requête bien que ce soit pour nous un surcroît de travail. **La Liberté** n'en sera que d'une lecture plus attrayante: ce sera aussi pour plusieurs de nos lecteurs un excellent moyen de se renseigner sur tel et tel sujet qu'ils ont à coeur.

Questions d'histoire, de religion, de littérature, tout sera accepté. Nous y répondrons aussi rapidement et aussi nettement que possible.

Qu'on veuille bien en posant ces questions le faire très clairement, et de façon qu'il n'y ait point confusion.

Quand Dieu veut une oeuvre nouvelle, sa bénédiction en prouve la céleste origine.

A DROITE ET A GAUCHE

Un de nos quotidiens de Winnipeg, la **Tribune**, publiait, il y a une quinzaine, un long article de deux pages faisant du fondateur des Etats-Unis "le plus grand homme qu'ait produit le peuple anglais". Cette longue étude se terminait en affirmant que "Washington avait libéré une nation du joug écrasant de la royauté".

Plusieurs sociétés anglaises ont, rapporte-t-on, protesté auprès du directeur de la **Tribune**.

Ca lui apprendra à aller quérir aux Etats-Unis la pâture nécessaire à ses lecteurs.

* * *

Le directeur du **Winnipeg Saturday Post** soutient maintenant que 361 Canadiens français seulement faisaient partie du premier contingent.

Pauvre diable! Voilà sa stupidité passée à l'état chronique.

* * *

S'il faut en croire la **Tribune**, de Winnipeg, le correspondant

LE COIN DES DAMES

On me demande de faire une chronique, à moi qui n'ai pas— j'en ai la trop pleine conviction—la plume vigoureuse des Sévigné, des Craven, voire même de nombre de nos contemporaines qui manient cette arme avec autant de facilité que vous et moi, mesdames, faufilons deux morceaux d'étoffe. Ah! je les envie ceux-là, chères lectrices. Ce qui sauve un peu mon amour-propre, c'est-que je crois en votre charité qui ne cherchera pas quelle pauvre petite personnalité se cache sous le plus beau des pseudonymes. Oui, un peu d'indulgence pour la débutante dans l'art d'écrire, qui sent son petit cerveau se démolir sous l'effort commandé par une première "chronique".

Vous ne vous attendez pas, amies, à ce que je vienne vous causer, modes, danses et théâtres. Non, car, outre que je vous juge toutes l'âme placée au-dessus de ces mondanités, je dois vous avouer mon incompétence en pareilles matières.

Je brûle donc d'envie de vous parler de la belle fête de Pâques. C'est un bien beau sujet et je ne saurais le traiter en maître. N'importe, ne faut-il pas avoir des visées hautes pour savoir arriver au but que l'on se propose? En invoquant la Résurrection du Christ-Jésus, peut-être arriverai-je à verser un peu de la joie, de l'amour et de la reconnaissance dont mon âme est pleine.

Après ces jours de tristesse que nous apporte la Semaine Sainte; de silence qui plane sur nos têtes par l'absence des cloches qui "s'en vont à Rome"; de deuil par toutes ces tentures et ornements noirs, dont on pare et nos temples, et nos prêtres; n'est-ce pas qu'on se sent revivre à la joie de revoir l'église faire sa toilette des grands jours, entendre l'Alleluia de la Résurrection et souhaiter la bienvenue à notre carillon?

Tout chante en nous. Nos coeurs débordent de sentiments indéfinissables d'amour et de reconnaissance envers le Divin Martyr du Golgotha qui trompe la mort et veut se réjouir, enfin de ce qu'Il a fait pour ceux qu'Il aima jusqu'à la croix.

Et nous, que faisons-nous? Hélas! Nous pensons trop peu au grand et sublime miracle. Nous ne voyons venir Pâques—ce jour de printemps—que dans l'anxiété d'étrenner une jolie toilette ou de couper le vent avec les ailes de notre premier chapeau. N'est-ce pas bien cela, dites? Allons, chères amies, haut les coeurs! Sachons placer notre idéal ailleurs que dans la coupe d'une robe ou dans une forme de chapeau; occupons-nous moins de l'accoutrement de celle-ci ou de celle-là pour la critiquer ou l'envier; gardons ce pauvre moi, peu de chose au fond—indépendant de ce qui s'acquiert à vil prix d'argent, pour posséder cette noblesse d'âme qui s'acquiert, celle-là, quand elle n'est pas innée, au prix de petits sacrifices et de l'habitude de recueillir les grandes leçons qui se dégagent des choses saintes, des grands mystères de notre foi et des enseignements infiniment précieux dont Notre Seigneur Dieu fait homme a voulu être le premier Maître au cours de sa vie mortelle. Chères amies, que ce jour, déjà du passé, soit pour vous l'aurore d'une vie d'idéal et de lumière.

Jacqueline des Erables.

HYGIENE DE L'OEIL

Il est dangereux, quand il s'agit d'une affection grave de l'oeil, de vouloir se passer des conseils du médecin, mais certaines affections sont si légères qu'il est possible de s'en occuper soi-même pour les prévenir ou pour les guérir. Ainsi il arrive souvent que les paupières des enfants deviennent rouges et s'enflamment quand ils sont exposés au grand air ou au soleil. Alors un bien simple remède est un lavage à l'eau boriquée.

Pendant l'enfance, les yeux doivent être protégés d'une manière toute particulière contre la lumière trop forte, surtout lorsque l'enfant est au grand air. Mais c'est surtout lorsque l'enfant commence à lire, à écrire ou à dessiner qu'il faut surveiller sa vue.

On croit souvent qu'un enfant n'a pas de talents parce qu'il n'apprend pas aussi vite que son frère ou sa soeur, et dans bien des cas ce n'est pas faute de travail et d'application, mais bien sa vue qui est la cause de ce retard.

A la maison l'enfant doit étudier ou lire dans une chambre bien éclairée, afin qu'aucune ombre ne projette soit sur le livre, soit sur le cahier.

MODES

Avec le retour du printemps, il faut penser à sa toilette nouvelle ou pour celle dont la bourse n'égalise pas le goût, il faut rafraîchir celle de l'an dernier. Heureusement, cette année, Madame la mode nous donne la permission de marcher, car l'an dernier, nous nous trainions avec nos jupes étroites.

Aussi les jupes mesurent deux verges et demie de largeur au bas jusqu'à cinq verges et les jupes sont courtes; de six à huit pouces de terre. Mais on nous conseille, pour ce printemps au moins, une jupe de trois verges de large et de quatre pouces de terre. Et ce qui fait nos délices, c'est que les nouvelles jupes ont de grandes poches. N'est-ce pas commode?

"Les blouses" pour l'après-midi sont en crépon de soie-taffetas souple ou en dentelle.

Les bijoux sont très peu portés. Le "San Pan" est ce qu'il y a de plus nouveau en fait de "voilette" ou voile. Le nom vient de l'Exposition Panama de San Francisco.

Gertrude.

RECETTES

Pain d'épices économique

1 tasse de lait caillé; 1 tasse de mélasse; 1 tasse de sucre brun; 1 cuillerée à thé de soda dans le lait; 1 cuillerée à soupe de gingembre, un peu de sel. Assez de farine pour épaissir.

C. D.

• • •

Salade à la viande froide

Prenez une tasse de viande cuite utilisant toute viande cuite soit boeuf, lard, veau ou poulet. 1 tasse de céleri haché fin, un peu d'oignon haché aussi.

Faire une mayonnaise avec le jaune d'un oeuf, un petit morceau de beurre, 1 cuillerée à soupe de sucre, une demie de sel, un peu de poivre, une petite cuillerée de moutarde, cinq cuillerées à soupe de vinaigre. Mélangez le tout, faites prendre au bain-marie; laissez refroidir et ajoutez trois cuillerées à soupe de crème douce.

Garnissez votre tour de plat de quelques feuilles de laitue, quelques tranches de betterave, un peu de cresson, aussi quelques tranches d'oeufs cuits durs, si vous le désirez.

C. D.

• • •

Crême aux bananes

Ingrédients: 5 ou 6 bananes; 1 chopine de lait; 4 oeufs; ½ tasse de sucre blanc; 1 cuillerée à thé de vanille; 2 cuillerées à table de coco.

Préparation: Faites bouillir le lait; battez les jaunes d'oeufs avec le sucre et ajoutez l'essence et mélangez avec le lait jusqu'à épaississement. Laissez refroidir puis battez les blancs d'oeufs avec deux cuillerées à table de sucre et jetez sur le dessus de la crême. Saupoudrez avec un peu de coco.

C. D.

• • •

Pommes de terre au gratin

Faites cuire quelques pommes de terre et coupez-les en tranche. Faites une sauce blanche avec un morceau de beurre, deux cuillerées de farine et du lait, poivre et sel. Mettez dans un plat allant au four, les pommes de terre tranchées, puis du fromage râpé, ensuite la sauce et quelques petits morceaux de beurre. Mettre au four pendant un quart d'heure.

On peut faire le même plat avec du choux-fleur à la place des pommes de terre.

Département des patrons



Il y a tant de genres de tabliers qu'on peut difficilement s'attendre à du nouveau. Cependant de temps à autre, il se crée quelque chose de nouveau, à la satisfaction de bon nombre. Les femmes sont rarement très enthousiastes de leurs tabliers. Elles veulent un grand tablier quand un petit conviendrait, ou un morceau de tablier quand le travail qu'elles font demanderait un tablier qui les recouvrirait entièrement. Le tablier montré ici est fait pour couvrir entièrement le corps, le cou étant haut et les manches pleine longueur. Le bas aussi a pour but de recouvrir toute la jupe, atteignant presque le bord en avant et flottant à l'arrière.

La partie supérieure du tablier est à empiècement et les manches se terminent par un poignet. Les manches peuvent se terminer au coude si on le préfère et le col peut-être un peu ouvert. La jupe du tablier est en deux morceaux, avec couture de chaque côté; le haut est fixé à la ceinture. La jupe n'est pas droite, mais se tord aux coutures, de sorte qu'il n'y a pas trop d'ampleur à la taille et suffisamment au bas.

On aime beaucoup les grandes poches rapportées. On peut employer de la percaline, du gingham, du linon calico, etc. Le linon ne s'emploie pas surtout pour les tabliers de résistance, mais pour les tabliers recouvrant d'élégantes toilettes lorsqu'on est obligé de faire certains travaux de cuisine. Un tablier est toujours utile. Le patron No 7,054 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Prix 15 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LE PLUMARD DU BARON

—Il ne faut pas juger les gens sur la mine, me dit sagement mon ami le lieutenant F...., pendant que l'interne faisait son pansement. Pour savoir ce qu'un bonhomme peut faire, il faut l'avoir vu entrer dans la tranchée; il faut surtout l'en avoir vu sortir au bon moment....

Lorsque je suis parti pour le front, comme sergent, j'avais dans ma section un numéro que je ne pouvais pas sentir. C'était un grand garçon, blond, mollasse et "flemmard". Il exerçait la profession de millionnaire dans la vie civile; visiblement, il avait été dorloté toute son enfance, servi toute sa jeunesse, habitué toute sa vie à avoir ses aises. Ses camarades, dès le jour de son arrivée, l'avaient appelé "le baron"....

Et je me disais que le baron ne rendrait pas grand'chose quand il faudrait bouffer des kilomètres sur ses propres jambes et porter le sac sur son propre dos, sans valet de chambre pour porter la valise, sans auto pour porter le baron.

Je me trompais. Le baron exécuta proprement les marches forcées. Il avait l'air éreinté au départ; il n'avait pas l'air plus éreinté à l'arrivée. Mais à l'étape, il enlevait ses godasses réglementaires et ses chaussettes de soie qui étaient tout de même trop jolies pour un soldat de deuxième classe. Il tirait froidement un polissoir de son nécessaire d'armes, et commençait à se faire les ongles des pieds. Toute la section faisait le rassemblement pour voir ça. Alors, je collais au baron quatre jours de salle de police, valables après la signature du traité de Berlin.

Dans les tranchées, ce fut une autre histoire. Le baron qui ne pouvait pas dormir sans oreiller, se servait pour cet usage d'un gros territorial bien rembourré, qu'il rémunérait sur le pied de huit cigares par jour.

Mais je commençai à avoir quelque estime pour le baron le jour ou je le vis descendre seize Boches sur dix-huit cartouches. Ceci me prouva que le tir aux pigeons n'est pas un sport inutile et qu'il forme la jeunesse des classes dirigeantes.

D'ailleurs, le baron tirait les Boches en amateur, non-chalamment étendu sur le ventre. Pendant cet exercice, quand il avait besoin de se moucher, il appelait un de ses camarades pour lui rendre ce petit service; je n'ai jamais vu un flemmard pareil.

• • •

Ce fut à la prise de D.-sur-S. que le baron me força à l'admirer. Le village était occupé par un régiment bavarois. L'ordre vint de l'enlever à la baïonnette. Le capitaine trouva les mots qu'il fallait dire aux hommes:

—Vous voyez ces maisons. Il y a des lits dedans. Les premiers qui entreront dans les maisons coucheront dans les lits cette nuit.

...Quelque chose dans le genre de la proclamation de Napoléon montrant à ses soldats, à leur portée, les plaines de la Lombardie...

On sonna l'assaut. Sans me vanter, je ne crois pas avoir perdu de temps. Eh bien, lorsque j'arrivai à l'intérieur de la première maison, je trouvai mon animal le baron couché dans un lit d'où il avait sorti un officier boche (il l'avait même un peu jeté par la fenêtre).

Nous croyions pouvoir nous reposer là toute la nuit, les Allemands ayant filé sans demander leur reste Mais vous savez comme ils sont entêtés. ers 3 heures du matin, l'ordre de nous replier, des forces ennemies considérables revenant sur le village.

Je réveille ceux de mes hommes qui se reposaient. Je secoue le baron.

—Eh! debout!

Le baron ouvre un oeil languissant et me répond simplement:

—Non!

—Comment: non? Nous allons avoir une division allemande sur le dos... Nous reviendrons plus tard, mais il faut nous replier.

—Non, non... C'est inutile. Je ne leur rendrai pas mon lit.

—Je vous ordonne d'obéir.

Le baron referma son oeil. Je lui collai huit jours de prison pour le principe. Mais, comme je ne pouvais pas l'emporter sur mon épaule, je décidai de le laisser se débrouiller avec les Boches.

Nous nous repliâmes sur une colline, à 1,000 mètres en arrière du village, en attendant les renforts.

Au petit jour, le capitaine, qui observait avec sa jumelle, poussa une exclamation de surprise.

—C'est curieux! Regardez donc... Ils ne sont pas entrés encore dans le village. Et ils continuent à tirer sur ses maisons.

Je regardai à mon tour: les Boches semblaient tenus en respect par quelque chose.

—Ils doivent craindre un piège. Ils n'ont pas cessé de tirer depuis notre départ... Mais voyez donc! Il y en a qui tombent!...

C'est alors que j'aperçus, à la fenêtre d'une des maisons, une espèce de fantôme blanc qui s'agitait. C'était mon baron qui, le fusil à la main, tout seul, défendait son lit.

A ce moment, les renforts arrivèrent. Nous reprîmes le village. Et savez-vous où je trouvai le baron? Il s'était recouché et rendormi. Il se réveilla à moitié lorsque j'entrai dans sa chambre; mais il n'était pas assez lucide pour se rendre compte de l'état de guerre.

—Baptiste! dit-il... mon chocolat!...

Je lui ai collé quatre jours de plus, avec le motif. Et le général y a ajouté une citation à l'ordre du jour.

G. de la Fouchardière.

UN PORTRAIT DE JOFFRE

Il a été difficile à prendre mais il est très réussi

Paris, 31.—M. Jacquier, artiste peintre, donne quelques détails au sujet du portrait qu'il a fait du général Joffre. Il y a trois mois il se rendit au quartier général du général qui lui dit:

"Je suis trop occupé pour pouvoir poser d'une façon convenable Voulez-vous prendre quelques croquis pendant que je travaille?

M. Jacquier prit quelques esquisses pendant que le général lisait des dépêches et recevait des visiteurs, disant à certains moments: "Je crains que votre tâche ne soit difficile, mais je n'ai jamais été accoutumé à poser comme modèle devant un artiste."

M. Jacquier pense, cependant, qu'il a pu saisir quelques études caractéristiques.

De retour à Paris, il commença le portrait du général d'après ses esquisses et quelques photographies. Lorsque le portrait fut presque terminé, Mme Joffre vint le contempler dans l'atelier du peintre. Quoique opposée, en principe, à l'idée d'un portrait, elle exprima la plus vive satisfaction et télégraphia à son mari:

"C'est votre portrait vivant. Ne permettez jamais qu'on en fasse un autre."

NOTRE DEUXIEME ANNIVERSAIRE

(Le **Droit**, Ottawa)

Avec le présent numéro, le **Droit** entre dans sa troisième année de publication. Deux ans déjà se sont écoulés depuis la naissance du **Droit**! Deux ans de luttes acharnées, de combats incessants, de revendications de toutes sortes! Cependant notre tâche est à peine commencée.

Le **Droit** a été fondé pour défendre les écoles bilingues. Il s'est tenu sur la brèche continuellement, déjouant des intrigues, relevant des courages abattus, donnant l'essort aux bons mouvements. Il a appris aux francophobes que les Canadiens français se tiennent debout, qu'ils sont unis autour d'un même drapeau et qu'ils savent lutter pour les principes. C'est peu, nous en avons conscience, surtout si l'on considère la somme immense de travail qui reste à faire, mais nous croyons avoir rempli notre devoir et n'avoir épargné ni labeur, ni fatigue pour défendre le drapeau que l'on nous avait confié.

Ce drapeau il est troué de balles; des compagnons sont tombés à nos côtés; nous rendons grâce au ciel de nous avoir préservé et nous nous proposons bien de continuer à batailler **aussi longtemps que justice pleine et entière ne nous sera pas rendue.**

Merci aux bienfaiteurs et aux amis qui ont prodigué avec tant de générosité leurs bons encouragements; merci aux abonnés dont nous voyons avec plaisir le nombre augmenter tous les jours; merci aux annonceurs qui se servent de nos colonnes pour faire connaître leurs marchandises, nous nous efforcerons de rester dignes de leurs faveurs.

On nous reproche d'être violents, ça peut être vrai; mais quand on voit des injustices toujours renouvelées, quand on constate que les moyens de conciliation ont été épuisés, quand tous les jours des veuleries se répètent sous vos yeux et que des calomnies sont répandues à pleines mains sur ce que vous avez de plus cher, est-il possible de rester froids? Quand le nombre des adversaires s'augmente de ceux qui devraient combattre à vos côtés, est-il possible de ménager vos énergies?

Et au fond, qui nous reproche ainsi d'être violents? Nos ennemis; ceux que nous devons combattre, surtout ceux que nous avons dérangés à la curée. Il y a encore les amis de la petite paix, la confrérie des bras croisés, qui voudraient bien voir les bonnes causes triompher, mais qui n'osent pas exposer leur précieuse peau aux coups de l'ennemi. Quand on fume tranquillement un bon cigare et que l'on mange doucement ses rentes, c'est facile de n'être pas violent. Ces gens croient naïvement que les victoires se gagnent sans effort, ils sont plus embarrassants pour leurs amis que dangereux pour leurs adversaires.

En ces derniers temps, nos ennemis ont redoublé de vigueur; désespérant sans doute de nous voir faillir à la tâche, ils crient sur tous les toits que nous ne suivons pas notre programme et que nous faisons de la politique.

Nous avons dit dès le commencement que nous serions indépendants en politique et nous le sommes, mais nous n'avons jamais dit que nous serions neutres: et la neutralité en politique comme en religion est une utopie. Les conservateurs d'Ontario nous ont fait du mal, ils veulent étouffer l'enseignement du français dans nos écoles, nous les avons combattus avec toute l'énergie possible et nous sommes loin de le regretter.

Nous avons dans toute la mesure du possible combattu la politique anti-française des libéraux au Manitoba, comme nous avons blâmé la faiblesse des libéraux du Québec au sujet de la colonisation. Nous serons heureux demain de tendre la main aux conservateurs d'Ottawa s'ils savent faire rendre justice aux Canadiens français de l'Ontario, comme ils peuvent le faire.

Quant à acheter l'influence du **Droit** pour l'un ou l'autre parti politique, malgré les tentatives répétées et encore récentes, il n'y a pas suffisamment d'argent ni chez les rouges, ni chez les bleus. Le **Droit** sera indépendant ou il ne sera pas du tout.

Mais il vivra, car nous le tiendrons dans le droit chemin; il semble prendre des forces à la lutte et disons-le, la Providence le protège évidemment. Deux ans sont écoulés, nous en espérons d'autres, non pour l'honneur, non pour le repos, mais pour le bien de la cause que l'on nous a chargé de défendre.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



AVANT

Jeunes gens, pensez-y bien. C'est pour vous que j'écris ces lignes. C'est une grosse affaire que de se marier. Pour bien des gens, le mariage ressemble fort aux galères à perpétuité; on se désole de se voir ainsi lié à jamais, on s'arrache les cheveux (mutuellement), on voudrait revenir sur le **oui** fatal et le remplacer par un immense **non**... Peine perdue! c'est pour toute la vie. Donc avant de contracter mariage, réfléchissez sérieusement, et pesez le pour et le contre, afin de ne pas vous embarquer, comme tant d'autres, dans une mauvaise affaire.

Ces réflexions salutaires seront une médecine préventive, capable d'empêcher bien des accidents: elles doivent porter sur trois graves questions: 1o Me marierai-je? 2o Avec qui me marierai-je? 3o Une fois mon choix fait, comment me préparerai-je au mariage?

Premier doute: Me marierai-je? Il ne faut pas se le dissimuler, l'état du mariage est **ordinairement** beaucoup plus difficile, beaucoup plus pénible que le célibat. Jusque-là, on n'a guère été responsable que de ses propres actes et personne n'a dû partager avec nous le fardeau de nos peines, de nos mécomptes et même de nos fautes. Une fois que vous serez marié, cette responsabilité s'étend à un mari ou à une femme qui trouve habituellement le dit fardeau fort peu supportable. En outre, il est difficile de trouver sur la terre une perfection de mari, une perfection de femme; l'éducation a été différente, les idées ne sont pas les mêmes; l'un aime le vinaigre, l'autre préfère l'huile; et il résulte de tout cela des chocs, des larmes et bien souvent autre chose.

Bref, l'état de mariage est difficile; il comporte de grands devoirs et il apporte de lourdes charges; c'est un joug, dont on ne peut plus s'affranchir, une fois qu'on s'y est soumis: il faut donc longuement réfléchir avant de se décider à l'accepter: il y va du bonheur et quelquefois du salut.

A cette question: **Me marierai-je?** je n'ai pu répondre qu'affirmativement que devez-vous faire... L'autre question vous renseignera davantage.

2o Avec qui me marierai-je? Oh! la grosse affaire!... Choisir une jeune fille! Quelle loterie! Si à la loterie on gagnait toujours le gros lot, si on était toujours sûr d'attraper le numéro gagnant, la loterie serait une chose charmante... et le mariage aussi. Hélas! elle est si peu charmante que presque tout le monde s'y ruine bel et bien. Dans cette loterie humaine qu'on nomme le mariage, on perd presque toujours, et ceux qui tirent le bon numéro sont presque des phénomènes. Pourquoi cela? Parce que d'ordinaire on choisit à la légère la fille à qui l'on doit unir sa destinée pour toujours. Avant d'agir, je vous demande en grâce d'examiner soigneusement la personne, et la famille.

La personne. Cette jeune fille est-elle capable de me rendre heureux? Est-elle bonne, douce, dévouée? Est-elle sérieuse et solidement chrétienne? Est-elle une fille de devoir et de conscience? Est-elle laborieuse, active, intelligente, bien élevée? A-t-elle des goûts simples et modestes? A-t-elle autre chose que cette amabilité de jeunesse, cette humeur rieuse qui séduit au premier abord? Est-elle franche et sérieuse dans ses fréquentations avec vous, ne parle-t-elle pas à la légère, ne change-t-elle pas son langage comme font celles qui caressent les enfants pour se faire amies comme eux, etc.

Que de désillusions suivent après le mariage, lorsqu'un jeune homme, avant de conclure, ne s'est pas posé gravement et sérieusement toutes ces questions-là! Le plus souvent, il en est ainsi. Il n'a choisi sa femme qu'à la mine, parce qu'il la trouvait avenante et belle; il l'a cru parfaite... Hélas! qu'est devenue cette perfection? Il se trouve attelé, et pour toujours, à un caractère acariâtre, emporté, grognon, à une petite tête folle, qui ne rêve que le plaisir et la toilette, ou bien à une sotte qui le rend très malheureux. Pensez-y bien, jeunes gens. Vous voyez que c'est sérieux.

La famille. Quand on se marie, on adopte bon gré mal gré la famille de sa femme, comme elle adopte la nôtre. Ici encore il faut y regarder de près. Il faut voir si cette famille est honorable, si elle est chrétienne et capable de vous aider à marcher dans la voie droite. Sont-ils prudents à surveiller leur fille et à l'accompagner pendant la veillée au salon? Permet-elle qu'elle sorte seule avec le jeune homme? Il y a des gens qui ne se marent qu'en vue du beau-père dont la position sociale ou l'influence pourra les faire avancer dans leur carrière ou dans les **affaires.** C'est le beau-père alors qu'on devrait épouser et non la fille. Tenez-vous sur vos gardes, jeunes gens... Vient ensuite la troisième question.

Je veux me marier; j'ai choisi mon adversaire. **Que me reste-t-il à faire avant de prononcer le oui irrévocable?** Me préparer. La préparation religieuse est d'une très grande importance, puisqu'il s'agit de recevoir un sacrement et de le recevoir dignement. Il vous faut mettre de côté les choses temporelles qui ont dû déjà occuper votre esprit avant de vous décider.

Une ou deux semaines avant le jour fixé il faut aller se confesser, afin de se préparer à recevoir l'absolution la veille du mariage. Si l'on osait se présenter au pied des autels sans avoir reçu cette absolution sacrée on commettrait un sacrilège. Une excellente pratique que l'on ne saurait trop recommander aux fidèles qui se préparent à contracter mariage, c'est de communier ensemble, le futur à côté de la future, la veille du jour redoutable.

Tels sont les apprêts du sacrifice, telles sont les trois phases par lesquelles doit passer tout enfant d'Israël qui aspire à la terre promise.

Primo.

ADOLPHE ET BERTHA

Ce sont deux bons époux allemands. Ils ont un garçon. Adolphe, qui se bat depuis le commencement de la guerre, a écrit régulièrement à sa femme. Voici, d'après "Excelsior, ses premières lettres:

Chère femme,

Je suis encore en vie et j'ai bien reçu ton paquet. Si le gosse est méchant, donne-lui une fessée. —Adolphe.

Chère Bertha,

Je suis toujours vivant, ce qui m'étonne un peu. Si le gosse est toujours méchant, donne-lui une seconde fessée.

Salut!—Adolphe.

Il y a quelques semaines, Bertha recevait une photographie provenant d'un lazaret d'Heidelberg. Son homme, parmi d'autres blessés, portait la croix de fer. Au revers, ces simples mots:

Chère Bertha,

J'ai été blessé. Tout va de nouveau pour le mieux. Demain, départ. Si le gosse continue à être méchant, tire-lui les oreilles. Salut!—Adolphe.

La jeune femme écrivit alors à son mari pour lui demander quelques détails. La réponse ne tarda pas:

Chère Bertha,

C'est bien simple! Le major m'a appelé et m'a dit de ne pas bouger. Le sergent-major m'a ensuite épinglé la croix sur ma tunique. Si le gosse persiste à être méchant, redonne-lui une fessée.

Salut!

Ne croyez-vous pas, entre nous, que le "gosse" mérite la croix de fer au même titre que son père? Tous deux ont été battus au moins autant de fois l'un que l'autre.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

RELIGION ET POPULATION

Rien n'est plus intéressant et plus instructif que de rechercher dans quelle mesure catholiques et protestants contribuent au peuplement du monde, en d'autres termes, de quelle façon, ils se soumettent à l'ordre que formulait le Créateur quand il dit à nos premiers parents "crescite et multiplicamini". C'est à ce sujet qu'un écrivain protestant anglais consacrait tout récemment une forte étude dans le **Hibbert Journal,** d'Angleterre. Elle vaut au moins d'être résumée.

L'auteur dès le début affirme qu'il y a corrélation entre les croyances religieuses et le taux des naissances. Pour prouver sa thèse, il étudie le taux des naissances dans des pays à croyances opposées ou sans croyances.

"Les familles protestantes, note l'auteur de cette étude, croient le succès plus assuré, plus certain et plus facile quand la famille se compose de deux enfants, trois, au plus." Il qualifie la femme anglo-américaine "d'intellectuelle, d'émancipée mais d'adversaire de la famille". Différent le cas de la femme catholique. Grâce à la juste sévérité de l'Eglise qui impose l'entier respect du sacrement de mariage, il s'est créé chez les peuples catholiques une atmosphère favorable à l'augmentation de la population.

Affirmer, n'est pas suffisant pour l'auteur de cette étude: il prouve, et surabondamment. Naturellement, ces exemples sont pris en Angleterre même. Voici d'abord le cas des villes de Leeds et Bradford; la première, en grande majorité catholique, a un taux de naissance de vingt pour cent plus élevé que celui de la seconde; et pourtant l'une et l'autre sont des cités ouvrières, soumises absolument aux mêmes conditions économiques. De ces familles ouvrières, notre auteur remonte aux familles aristocratiques. Là, encore, la même règle: aux catholiques tout l'avantage, tout l'honneur,—car honneur il y a à suivre le précepte divin, à ne pas fuir cette douce charge. Le tableau donné de la continuelle et vraiment stupéfiante diminution du taux des naissances chez les grands aristocrates—en immense majorité protestants—vaut d'être reproduit. Le voici:

Années—	Nombre moyen d'enfants dans chaque famille
1831-40	7.1
1841-61	6.1
1871-80	4.36
1881-90	3.31

Si l'on recherche la moyenne d'enfants, pour cette époque dans les familles aristocratique catholiques, on obtient 6.6 contre 3.74, moyenne des familles aristocratiques protestantes.

De l'aristocratie, notre auteur revient au peuple. Suit toute une série de constatations, non seulement pour l'Angleterre mais aussi pour l'Allemagne et la France. Nous résumons aussi brièvement que possible.

Les centres catholiques de l'Angleterre et des Galles ont une moyenne de naissance de 38.6 alors que la moyenne pour tout le pays n'est que d'à peu près 24. Chez l'artisan anglais ordinaire, le taux des naissances a diminué de **cinquante** pour cent en **quarante ans**; chez l'artisan plus à l'aise, cette diminution a été de **cinquante-deux** pour cent en **trente ans.**

Après Leroy-Beaulieu, notre auteur constate qu'en France ce sont les départements catholiques qui donnent surtout des enfants à la patrie. En Allemagne, la statistique nous apprend que l'écart entre protestants et catholiques décroit continuellement en faveur des catholiques. Même fait aux Etats-Unis. Au taux élevé des naissances dans les états catholiques, les états presque entièrement protestants ne peuvent opposer qu'un taux de naissance variant entre 12 et 15,—ce qui est inférieur à celui de France.

* * *

L'auteur de cet intéressant article n'a pas touché à la question des naissances au Canada. Cela se comprend facilement: nous allons nous-mêmes combler cette lacune. Tableau proportionnel des catholiques et des non-catholiques dans les différentes provinces ainsi que du chiffre des naissances par mille habitants.

Provinces—	%	cath.	%	non-cath.	naissance par 1,000
Ile du Prince-Edouard	44.9	41,994	55.1	51,734	15.97
Nouvelle-Ecosse	29.4	144,991	69.6	347,347	25.03
Nouveau-Brunswick	41.1	144,889	58.9	207,000	
Ontario	19.2	484,997	80.8	2,038,277	22.23
Québec	86.0	1,724,683	14.0	278,549	37.18
Manitoba	16.2	73,994	83.8	381,620	29.43
Saskatchewan	18.3	90,092	81.7	402,340	17.76
Alberta	16.6	62,193	83.4	312,470	20.24
Colombie-Britannique	14.9	58,397	85.1	334,083	14.88

Ce tableau parle par lui-même: il prouve clair comme deux et deux font quatre que le taux des naissances est beaucoup plus élevé chez les catholiques que chez les protestants. Le cas de la province de Québec est d'autant plus remarquable que son taux de mariages est inférieur à celui de presque toutes les autres provinces. Avec une population d'un demi-million moindre que celle d'Ontario, elle avait cependant, en 1911, 74,475 naissances contre 56,096 en Ontario. Etudiés en détail, ces chiffres n'en sont que plus convaincants. C'est ainsi qu'on constate qu'en fonction de la population totale de la province d'Ontario, l'élément canadien-français s'y accroit naturellement dans une proportion double. Au point qu'il n'exagérait aucunement le pasteur ontarien qui déclarait il y a peu que si les protestants anglais n'avaient pas plus d'enfants, l'Ontario rural serait avant peu entre les mains des catholiques de langue française.

* * *

"Crescite et multiplicamini": croissez, multipliez-vous, répandez-vous, couvrez la terre, a dit le Créateur à nos premiers parents. A ceux qui suivront ce commandement divin appartiendra le monde.

LA GUERRE ET LES MISSIONS

La France fournissant aux missions la majeure partie de leurs missionnaires, elles devaient nécessairement souffrir grandement de la loi qui appelait sous les drapeaux les missionnaires français.

S. G. Mgr Combaz, évêque missionnaire de Nagasaki (Japon) donnait dans une lettre assez récente d'intéressants chiffres sur ce sujet.

"La répercussion de la guerre, écrit-il, a fait sentir ses effets dans l'univers entier. Tous les missionnaires en âge d'être mobilisés sont partis pour la France. Dans une mission de Corée, l'évêque, avec une dizaine de ses missionnaires, a été mobilisé. A Nagasaki, sur 29 missionnaires, 8 se sont embarqués le 21 août.... Récemment, il y eut une nouvelle visite médicale, d'après laquelle 8 autres sont sur le qui-vive et attendent leur feuille de route."

Ce qui est vrai des missions japonaises l'est autant des autres missions que l'inépuisable dévouement de la France chrétienne a su créer partout.

LES SOLDATS ET LA COMMUNION

De par un décret de la Sacrée Congrégation des Sacrements, les soldats sur le front peuvent **servatis servandis,** (c'est-à-dire, sous réserve des conditions à observer) communier sous forme de viatique, donc sans être à jeun.

PRESQUE TOUS FONT LA SAINTE COMMUNION

Le sergent Lucien Amouroux écrit du front à ses parents de Villelongue:

Ici, nous sommes nuit et jour au-devant des tranchées, dans des sapes, avec de l'eau, de la boue ou de la neige jusqu'aux mollets, et si près des Boches, qu'ils nous lancent parfois des cailloux; à la belle étoile, par ces gelées, car nous n'avons rien pour nous abriter, rien pour nous garantir des obus, des marmites, qui tombent sans arrêt nuit et jour, et qui font, hélas! toujours trop de victimes, n'y en aurait-il qu'une. Les os d'un petit Français ne valent-ils pas cent fois plus que la peau de ce fou, de ce fourbe, de ce scélérat de Guillaume?

Il était midi quand j'ai commencé cette lettre. Suis-je sûr de la finir? A midi dix serai-je de ce monde!

Priez, chers parents, le bon Dieu et la sainte Vierge de nous protéger jusqu'à la fin; je vous assure qu'ici chacun de son côté prie beaucoup, et quand nous allons passer deux jours de repos dans un village en arrière du front, presque tous, je ne puis pas dire tous, il y a malheureusement quelques réfractaires, mais oui, presque tous, nous nous agenouillons à la sainte Table, pour faire la sainte communion; ce sera peut-être la dernière.

Que la volonté de Dieu soit faite; et bien que dans la paix, dans la sécurité nous l'ayons peut-être trop délaissé, soyons confiants, il voit maintenant surgir la véritable âme de la France, il nous protégera.

LA MEDAILLE DE LA VIERGE

La "Semaine religieuse" de Pamiers publie une lettre où nous relevons ce passage:

"L'autre jour, a été tué un officier de très grande valeur, le lieutenant d'artillerie X..., fils de l'ancien sénateur de X..., qui fut grand maître de la maçonnerie. Or, savez-vous ce que l'on a trouvé sur lui, à l'intérieur de sa tunique? Une médaille de la Vierge. Un de ses parents est venu demander pour lui, disant connaître ses sentiments, des obsèques religieuses."

Le lieutenant d'artillerie n'était autre que l'un des fils de l'ancien président du Conseil de l'Ordre de la maçonnerie, le F.'. Delpech.

Un de ses parents! Etait-ce son père? Ce serait un beau trait.

Le chapelet du colonel

M. l'abbé G. de Lesquen écrit à Mgr l'archevêque de Rennes:

C'est vraiment touchant, Monseigneur, de voir la foi et la piété de nos soldats bretons: les églises ne sont jamais assez grandes pour les recevoir, ils se confessent et communient fréquemment et en grand nombre. et dans certains régiments, grâce au zèle des prêtres soldats qui s'y trouvent, le Rosaire vivant est très en honneur; on le récite même en commun dans les tranchées.

Et ici je ne résiste pas à la tentation de raconter à Votre Grandeur un trait qui me semble bien touchant.

J'ai été hier exercer le saint ministère dans un petit village qui n'est qu'à 15 ou 1,800 mètres de tranchées allemandes; les obus y tombent quotidiennement, surtout dans le cimetière et dans l'église, qu'ils ont en partie détruite.

Le commandant d'armes de ce village voit, il y a quelques jours, dans les tranchées, un de ses hommes qui récitait son chapelet. Il l'interpelle.

—Est-ce parce que tu as peur, que tu dis ton chapelet?

—Non, mon colonel, répond le soldat, mais parce que cela m'aide à devenir meilleur.

—Eh bien! disons-le ensemble.

Et le colonel tire, lui aussi, son rosaire, et se met à l'égrener avec le soldat. L'exemple est contagieux: un à un, chacun des habitants de la tranchée imite ce geste, et bientôt la tranchée tout entière dit le chapelet en commun!

CONVERSION

Un sous-officier de Narbonne qui est sur la ligne de feu, et ne cachait pas, avant son départ, ses opinions antireligieuses, écrit à sa femme, à la date du 11 octobre, la lettre édifiante qui suit:

Aujourd'hui, jour de repos, j'en profite pour t'écrire longuement. Il est 10 heures, je viens de la messe, parce que je crois que c'est dimanche. *Cela t'étonnera peut-être, les idées auront profondément changé après la guerre, les plus enragés sont devenus les plus calmes, et nous allons à la messe,* la plupart du temps dite par un de nos soldats, comme ce matin, et c'était un de nos soldats qui la servait, cette petite messe basse où tous, officiers et soldats, allons faire des voeux pour la victoire et pour le retour. Avec nous et surtout aux ambulances nous avons des curés, des pasteurs, des rabbins, tous aumôniers vivant en parfaite intelligence et assistant chacun les leurs. Des Soeurs de Charité, admirables de dévouement et sans oublier les dames de la Croix-Rouge, personne, parmi ceux qui galopent chaque jour en face de la mort, ne pourra s'empêcher d'avoir un profond respect pour ceux et celles qui nous prodiguent du courage et des soins empressés.

La religion, ou plutôt les religions, se restaurent dans cette guerre. Il est très probable qu'après la fin de de ce massacre universel il n'existera plus, parmi ceux qui sont ici, des renégats pour pourchasser ces braves gens.

Et tout cela, pourquoi? Parce que, comme je te le disais plus haut, ils sont admirables de dévouement et d'un courage et d'une abnégation qu'on ne leur soupçonnait pas. Il faut même croire, d'après des opinions socialistes avancées, que la République rétablira peut-être les traitements qui leur furent si brutalement supprimés.

A mon langage tu resteras étonnée sûrement! Que veux-tu: *je ne suis pas seul à m'être laissé gagner à cette cause que je défends, et puis on est face à face avec la mort, et, comme disait Hervé dans son journal, la semaine dernière, en parlant des socialistes: "Nous ne voulons pas mourir comme des bêtes."*

LA FOI

L'Eglise catholique parle toutes les langues et en soi une question de langue n'est pas une question religieuse, mais dans les circonstances où vivent nos Canadiens français, la prospérité de la religion est attachée pour eux à la conservation de leur langue.

Par la conservation de leur langue nos gens sont à l'abri de la fascination du protestantisme, d'une presse antipathique à l'Eglise catholique, de rapports avec les protestants qui répandent dans leurs conversations des milliers d'idées fausses, d'une société où le sens religieux est oblitéré, où la foi est superficielle.

Parce que nos gens gardent leur langue il n'y a parmi nous que peu ou presque pas de mariages mixtes, tandis que ce fléau décime ceux qui parlent la langue commune aux innombrables protestants qui nous entourent Et puis on ne change pas impunément des coutumes catholiques, une mentalité imprégnée de christianisme, ce qui arriverait certainement si les Canadiens-français étaient obligés de renoncer à leur langue pour en parler une autre qui est surtout chez nous la langue du protestantisme.

"Nous sommes convaincus que si la civilisation française a quelque chance de survie au Canada, c'est par l'accord indissoluble de la foi religieuse et de la tradition nationale des Canadiens français. Je l'ai dit maintes fois, je l'ai écrit non moins souvent et je le répète avec une conviction que les études et les années ne font que fortifier: nous ne resterons catholiques qu'à condition de rester Français et nous ne resterons Français qu'à condition de rester catholiques." — **Henri Bourassa,** le "Devoir", 20 février 1915.

Autour de la Ferme



D'un de nos amis, très au courant des choses de l'agriculture et ayant une longue expérience de la culture dans nos paroisses; nous recevons la lettre suivante que nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs.

QUE FAIRE AVANT LES SEMAILLES?

I

A la saison où nous sommes, le cultivateur doit avoir fait sa provision de bois de chauffage pour l'hiver prochain. C'est le bon temps de scier ce bois, de le fendre et de le corder sous abri aussitôt qu'il sera un peu séché.

Puis les piquets de clôture.—Le cultivateur qui entend tirer bon profit de ses propriétés de ferme et n'avoir jamais de difficultés avec ses voisins, doit enclore ses terres avec une bonne clôture, même dans les districts où le pâturage n'est pas libre. Tous au moins admettront qu'il faut un peu de clôture sur chaque ferme de quelqu'importance, pour garder les animaux, les jardins et certaines cultures spéciales comme la luzerne, le blé-d'inde pour fourrage, les patates, etc.

Il faut préparer les piquets à bonne heure, le printemps, surtout écorcer la partie qui sera en terre. Un piquet préparé un an ou même deux ans à l'avance durerait assurément deux fois plus longtemps que s'il était mis en terre sans avoir été séché auparavant.

II

La revue du mobilier de ferme

1o Les **harnais**.—C'est une excellente pratique dans les beaux jours du printemps d'apporter à la maison les harnais de travail, de les défaire complètement à chaque boucle, de les examiner soigneusement, de réparer tout ce qui est brisé ou à la veille de "manquer", de nettoyer le cuir, de le huiler pour le rendre plus souple et le protéger contre la sueur des chevaux, la pluie ou la boue.

Les harnais ainsi bien réparés exempteront de perdre un temps bien précieux quand les travaux des semailles seront commencés.

2o La machine à semer le grain ("drill").—Même chez les cultivateurs les plus soigneux, la rouille fait des dégâts dans les différentes machines. Le remède à la rouille, c'est de la prévenir en huilant généreusement chaque année une pièce de machinerie dont on ne se servira que l'année suivante. Pour faire disparaître la rouille on se sert du pétrole; mais une machine bien rouillée est déjà bien avariée.

Il est donc bien avantageux de mettre les différentes machines agricoles sous un abri avec un bon plancher au-dessous.

Vous voici à examiner votre machine à semer que vous n'avez pas revue depuis l'an dernier. A votre grande surprise, il y manque plusieurs morceaux: des morceaux brisés qui n'ont pas été réparés ni remplacés; des morceaux perdus ou peut-être des boulons à vis—"bolts"—qui ont servi à réparer d'autres machines.

Puis vous vous rappelez que pendant les foins on avait cassé des baculs, vite on est allé chercher ceux de la "semeuse". Plus tard, pendant les "battages" et les labours, n'avait-on pas cassé quelque chose et on était allé emprunter à la "semeuse". Toujours emprunter sans jamais remettre n'est pas de bonne politique.

N'attendez pas à la dernière minute pour remettre l'ordre partout sur votre ferme. Un gros fermier du voisinage ne manque jamais d'acheter à la douzaine toutes les parties de machineries exposées à casser. Allons chez lui; un accident est vite réparé.

Nos cultivateurs canadiens-français, assez habiles pour fabriquer bien des choses **de leurs mains** trouvent dans leur bois de chênes, **sur le bord de la rivière,** le bois nécessaire pour les diverses réparations. Ce bois est coupé à l'avance, séché, préparé, comme si les accidents devaient arriver nécessairement.

Un vieux dicton nous assure qu'une once de précaution vaut mieux qu'une livre de remède.

P. S. G.

QUESTIONS ET REPONSES

Demande:—

Sur un retour de cassage, labouré à l'automne, préparé à la herse à roues (dicksé), j'ai, au printemps dernier, semé en blé—au milieu d'avril.

Ma récolte n'a été que quatre minots l'acre.

On me dit que je puis avoir beaucoup plus dans une terre aussi bien préparée. Moi, j'attribue mon échec au manque de pluie.

Si telle n'est point la raison, on m'obligerait beaucoup en me disant ce qui a manqué à mon terrain.

J.-M. Desrosiers, Ptre,
Aubigny, Man.

Réponse;—

Votre échec est dû au fait que votre terrain n'était pas absolument bien préparé et secondement à ce que la saison a été plus ou moins mauvaise.

Si nous saisissons bien le sens de votre question, il s'agit d'un cassage du printemps sur lequel vous avez semé immédiatement. Il est tout probable que quand vous avez retourné ce cassage à l'automne, il n'était pas entièrement pourri. Il ne put pour cette raison emmagasiner beaucoup d'humidité, surtout si ce labour a été fait tard, par un automne sec.

Note:—Dans un cassage de prairie, il y a toujours profit à la longue à casser d'abord de la prairie naturelle mince et à "beck-setter"; l'on travaille ensuite. Cela ne donne pas immédiatement une récolte, mais on s'assure ainsi pour l'avenir des récoltes certaines et d'un bon rendement.

Casser de la prairie au printemps et la semer de suite serait bon si on avait toujours des saisons favorables.

* * *

Demande:—

Voulez-vous avoir la bonté de me dire où je pourrais me procurer de la luzerne?

Ephrem Bouchard,
McCreary, Man.

Réponse:—

Notons d'abord, renseignement de toute importance, qu'il y a une très grande variété de luzernes, mais que deux seulement conviennent aux terres du Manitoba. Ce sont les variétés "Turkestan" et "Grimms" qu'on se peut procurer chez Steele Briggs Seed Co. Ltd., au magasin de détail, 221 rue Market, Winnipeg.

Il vaut mieux employer la luzerne "Grimms": elle coûte plus mais elle est la meilleure. Si l'expérience que vous voulez tenter est pour un acre ou deux, nous vous conseillons fortement cette variété.

Mais n'oubliez pas—c'est le point capital—que vous devez innoculer votre semence. Semer sans innoculer, c'est pratiquement, surtout dans votre district, se vouer à l'avance à l'insuccès.

Pour vous procurer l'innoculation, adressez-vous à M. I. Villeneuve, Collège d'Agriculture, Winnipeg. Ajoutez à votre demande vingt-cinq sous pour couvrir les frais de poste. M. Villeneuve vous indiquera comment innoculer et vous donnera tous les renseignements nécessaires.

LE MARCHE

La demande pour bestiaux, la semaine dernière, a été plutôt maigre. Le marché aux cochons est toujours bon et s'améliore toujours. Il y a plus de demandes de taureaux de choix, mais l'on n'offre pas plus pour les valeurs moyennes. On espère mieux cette semaine pour le bétail de choix. Pour l'élevage et la reproduction, le marché semble bon et l'on escompte de bons prix.

L'approvisionnement peu considérable de cochons et la fermeté des prix dans l'Est, font croire que la cote se maintiendra entre $7.85 et $8.00. Par suite de la demande, on considère léger tout cochon de moins de 140. Pour des bons cochons légers de 110 à 140, on obtient autour de $6.00; au-dessous de 110, on a de $5 à $5.75.

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$6.75 à $7.25
Bon choix	$6.25 à $6.75
Bon	$6.00 à $6.25
Elevage-choix	$5.75 à $6.25
Bon	$5.25 à $5.75
De race—choix	$5.50 à $6.00
Moyens	$5.00 à $5.50

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$3.75 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$4.75 à $5.00
Bon	$4.25 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25
Ordinaires	$3.00 à $3.75

Vaches—

Premier choix	$5.50 à $6.00
Bon choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.50 à $5.00
Elevage	$3.65 à $4.25
Pour le marché	$3.00 à $3.25
Bon pour la mise en conserve	$2.00 à $2.50
Laitières, excellentes	$60 à $70
Laitières, bonnes	$40 à $50

Veaux—

Choix, 125 à 225	$6.25 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.25 à $5.75

Génisses—

Premier choix	$6.00 à $6.40
Bon choix	$5.60 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.50
Elevage	$5.00 à $5.50

Cochons—

De choix	$7.85 à $8.00
Légers, 140 et moins	$6.00
Très légers, 110 et moins	$5.00 à $5.75
Truies	$5.50
Truies maigres	$4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	.18

Beurre—

Crêmerie	35
Ferme (dairy)	22-28

Saindoux—

En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80

Fromage—

Nouveau	.19¾
Twins	.20

Viandes préparées—

Boeuf	12½-13
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½

Viandes cuites—

Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$24-$25
Gru	$26—$27

Sucre—

Extra, garanti	$7.40

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$10
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50

Peaux—

Gelées	13½-14
Brutes, No 1	5-5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	15-16

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	150⅞
No 2 nord	150⅛
No 3 nord	147½
No 4	142½
No 5	138½
No 6	134½
Fourrage	129

Avoines—

No 2 blanche	61⅝
No 3 blanche	59⅝
Extra No 1 fourrage	59¼
No 1 fourrage	58¼
No 2 fourrage	57¼

Orge—

No 3	75½
No 4	70
Rejeté	68
Fourrage	68

Lin—

No 1 N W C	175½
No 2 C-W	172½

LETTRE

Monsieur le Directeur,

Votre journal, déjà bien intéressant, nous promet à nous, gens de la campagne, quelque chose de spécial.

En effet le numéro du 23 mars nous montrait les avantages de la culture de la luzerne et les magnifiques résultats obtenus à Lorette, sur la ferme de M. Arpin.

Quelques essais de luzerne à Saint-Charles et à LaSalle permettent de croire que, sur chaque ferme, l'on devrait avoir au moins quelques acres de terre bien égouttée ensemencés en luzerne. Pour cela, il nous faut, pour la plupart, posséder des connaissances que nous n'avons pas: choix du terrain, sa préparation, la manière de semer la luzerne, soit seule, soit avec le grain, le temps et la manière de la récolter pour en tirer tout le profit possible. Pour ma part, j'ai hâte de lire dans un prochain numéro de la **Liberté** tout un chapitre sur la culture de la luzerne.

M. Joseph Villeneuve, inspecteur des beurreries et fromageries au Manitoba, en même temps conférencier agricole au Manitoba, rendrait grand service à la classe des cultivateurs en les renseignant sur ce sujet.

Votre tout dévoué,

P. S. G.

DE L'INCUBATION NATURELLE ET ARTIFICIELLE

Par

I. VILLENEUVE, COLLEGE D'AGRICULTURE DU MANITOBA

Le meilleur moment de l'année pour l'éclosion des poulets destinés à la production va du commencement d'avril jusque vers le 15 mai.

Pour l'exploitation de la volaille au point de vue de la production des oeufs, il est très important de connaître les qualités individuelles des pondeuses; car dans toutes les différentes races de poules il y a de bonnes et de mauvaises pondeuses et pour maintenir les qualités supérieures d'une race de poules sélestion doit être pratiquée si ce n'est qu'avec un petit nombre des sujets, dont les oeufs doivent être conservés par l'incubation. Les oeufs pour l'incubation doivent être conservés dans un endroit salubre où la température n'est pas trop élevée; il faut éviter de les mettre dans des matières pulvérulentes afin de ne pas toucher les pores de la coquille; on doit les retourner au moins tous les deux jours. Les oeufs les plus frais sont les meilleurs pour l'incubation.

Il est aussi préférable de choisir les oeufs de forme régulière ni trop gros ni trop petits.

Tous les oeufs dont la coquille est bosselée, frisée ou très transparente, les oeufs de mauvaises pondeuses et ceux des poules maladives ou trop grasses, doivent être mis de côté. Les oeufs sales doivent être nettoyés avant et pendant l'incubation avec un petit linge imbibé d'eau tiède.

Incubation naturelle

Une poule bonne couveuse doit être forte, bien portante et d'humeur douce.

Il est préférable d'installer la poule couveuse dans un endroit obscur et dans un local sec.

Le nid doit être fait dans une boîte contenant trois ou quatre pouces de terre et recouvert avec de la balle ou de la paille.

On doit bien s'assurer si la poule veut couver avant de lui confier les oeufs, et cela ne sera assuré que lorsqu'elle retournera d'elle-même sur le nid.

Douze à quinze oeufs suffisent à une couveuse; suivant la grosseur de la poule.

Il est avantageux de mettre plusieurs poules couver le même jour afin que s'il arrive quelqu'accident à une couveuse on puisse y rémédier en confiant les oeufs à une autre. Du blé, de l'avoine, du maïs et de l'eau forment une bonne nourriture pour les couveuses (séparément, bien entendu). Avant de mettre la poule couver, elle doit être saupoudrée de poudre insecticide. Un peu d'onguent gris appliqué sur la peau de la couveuse est un excellent préservatif contre les poux; une quantité de la grosseur d'un pois suffit et elle doit être divisée en trois ou quatre parties et s'appliquer sous le croupion, les ailes et le porte poussière.

Quelques feuilles de tabac ou un peu de chaux en poudre déposés sous le nid d'une couveuse sont d'excellents préservatifs contre la vermine. Cela ne doit pas être négligé, car beaucoup de poules couveuses meurent ou laissent le nid à cause de la vermine.

Pour tenir un poulailler exempt de vermine et tenir les volailles en bonne santé, le poulailler doit être blanchi au moins une fois par année et les saletés sur le plancher enlevées toutes les semaines et remplacé avec de la paille fraîche.

En blanchissant on doit enlever de sur les murs tout ce qui peut nuire à cette opération.

Incubation artificielle

Avec une couveuse à eau chaude on obtient rapidement la température voulue (103 degré F.) en remplissant le réservoir d'eau chaude.

Les incubateurs à air chaud que l'on fabrique en grand nombre depuis quelques années se chauffent aussi très facilement.

Il faut veiller à ce que la machine soit bien horizontale. La lampe doit être maintenue bien propre tout le temps de l'incubation.

Pour empêcher une lampe de fumer pendant l'incubation, on fait tremper les mèches neuves pendant trois à quatre heures dans du vinaigre et on a soin de les faire bien sécher avant de s'en servir.

Il faut éviter les rayons de soleil sur la machine.

Durant l'incubation, les oeufs doivent reposer sur le côté.

Dans l'incubation artificielle il faut absolument imiter la nature, sinon le succès est impossible. Les oeufs devront être retournés au bout de 36 à 48 heures après avoir été déposés dans l'incubateur et retournés régulièrement 2 fois par jour jusqu'à la dix-neuvième journée. Durant les premiers neuf jours les oeufs n'ont pas besoin d'être refroidis et n'ont besoin que très peu d'aération; l'aération qu'ils recevront pendant qu'ils seront retournés sera suffisant.

Le refroidissement des oeufs doit se faire une fois par jour et commencer la neuvième journée et cesser la dix-neuvième.

La longueur de temps qu'ils devront être refroidis dépendra beaucoup de la température de la chambre où ils seront refroidis.

Ils seront suffisamment refroidis quand les portant à la joue ils seront froids au toucher.

Il ne faut pas trop refroidir les oeufs. On doit retourner les oeufs très doucement à la main et l'opérateur doit avoir soin d'avoir les mains propres et exemptes de toute substance de nature à nuire aux oeufs, tel que l'huile de pétrole, la graisse, etc.

Il ne faut jamais oublier que le germe est une chose très délicate et qu'un seul choc peut briser un des fils ténus qui le soutient et causer la mort de l'embryon. Le mirage doit se faire à la neuvième journée d'incubation et doit se faire dans un endroit obscur et les oeufs non-fécondés enlevés.

Un oeuf fécondé renferme un germe qui apparaît comme une araignée rouge.

Un germe qui n'a pas assez de vitalité pour se développer est entouré d'un cercle ou demi-cercle de sang et doit être rejeté.

En mirant il faut tenir l'oeuf horizontalement devant l'ovoscope. C'est le côté de l'oeuf opposé à celui qui recevait la chaleur qui doit être présenté à la lumière pour le mirage.

Les oeufs non fécondés ne sont pas gâtés par avoir été soumis à la chaleur de l'incubation et ces oeufs clairs après avoir été cuits dûr feront d'excellente nourriture pour les poussins qui viennent d'éclore. Les oeufs clairs et ceux dont les germes ont péri quoique recevant la même chaleur sont cependant beaucoup plus froids au toucher que ceux qui contiennent un embryon vivant.

Pendant tout le temps de l'aération et du refroidissement des oeufs on peut laisser les portes de la machine ouvertes, tenir les ventilateurs à moitié fermés durant l'incubation et complètement ouverts durant l'éclosion.

Le temps consacré chaque jour à l'aération et au retournement des oeufs varie suivant la période d'incubation et la température de la saison.

Première semaine, en moyenne, 15 minutes par jour.

Deuxième semaine, en moyenne, 30 minutes par jour.

Troisième semaine, en moyenne, 45 minutes par jour.

Presque tous les incubateurs donneront de meilleurs résultats si un bassin contenant un peu d'eau est placé sous la tablette contenant les oeufs.

Conduire une couveuse artificielle n'est pas une chose difficile. Quatre choses seulement sont nécessaires:

1o Maintenir la température à 103 degrés F. aussi uniformement que possible.

2o Aération, refroidissement et retourner les oeufs au moins une fois par jour.

3o Bonne ventilation de la chambre à incubation et protection de la machine contre les rayons du soleil.

4o Maintenir la lampe ainsi que la machine toujours parfaitement propres.

Il est préférable de ne pas ouvrir la porte de l'incubateur durant l'éclosion. On ne doit donner à boire et à manger aux poussins que 36 ou 48 heures après qu'ils sont éclos.

Remarques générales

Causes des oeufs non fécondés:

1o L'excès de graisse des reproducteurs—cause principale.

2o Le manque d'exercice.

3o Des changements subits de la température.

4o Reproducteurs trop âgés.

5o L'insalubrité et l'insuffisance de la nourriture.

6o L'état négligé et l'insalubrité des poulaillers et parcs.

7o Le nombre trop grand ou trop petit des poules pour un seul coq.

Dans un parquet restreint dix à quinze poules suffisent; mais en liberté, vingt à trente-cinq ne sont pas trop.

Les oeufs qui semblent produire plus de coqs que de poules sont:

1o Les premiers oeufs de la saison.

2o Les oeufs provenant de quelques poules parquées avec un jeune coq.

Les oeufs qui semblent produire plus de poules que de coqs sont:

1o Les oeufs provenant de jeunes poules et d'un vieux coq.

2o Les oeufs pondus après le mois de mai.

3o Les oeufs pondus après la mue.

Une des principales causes de la mortalité en coquille est due au manque de soins dont les reproducteurs ont à souffrir. Deux jours après le premier accouplement on peut se servir des oeufs pour l'incubation.

Après l'enlèvement du coq d'avec les poules l'effet de la fécondité dure environ huit jours.

Après le couvage le coq devrait toujours être séparé des poules.

Les oeufs non fécondés se conservent bien mieux et sont de qualité supérieure aux autres, et c'est pourquoi ceux-là seuls devraient être mis sur le marché.

Pour empêcher une poule de couver dès qu'elle manifeste le désir de vouloir rester sur le nid, mettez-la dans une cage en lattes qui doit être suspendue environ trois pieds de hauteur et ne soignez la poule que de légumes tels que navets et betteraves et soignez les autres volailles sous le nez de la poule renfermée Après deux jours et deux nuits de ce traitement, elle peut être remise en liberté.

LA RUSE DE NOS GOUMIERS

C'est au sud-ouest de Lombaertzyde, entre la chaussée d'Ostende et la mer, que se trouve située cette Grande Dune dont les communiqués nous ont beaucoup parlé récemment et où nos admirables troupes ont pris pied solidement.

Cette occupation ne se fit pas sans difficulté. Nos fantassins y collaborèrent avec les goumiers surtout, qui, eux, préparèrent notre attaque d'une façon assez originale pour être contée.

La position allemande était quasi imprenable. Le long des pentes de cette hauteur de sable, les Allemands avaient creusé des trous de taupes d'où ils fusillaient ou mitraillaient nos soldats du génie qui tentaient de poser des mines pour faire sauter ce coin du repaire ennemi. Nous n'avancions que très lentement. Nos goumiers d'Afrique imaginèrent alors une ruse qui devait nous donner d'excellents résultats.

Un matin, en effet, six beaux chevaux arabes semblèrent errer à l'aventure entre les lignes françaises et les lignes ennemies. Les Allemands se gardèrent bien de tirer sur eux. Ils préféraient, et de beaucoup, s'emparer des belles bêtes qui arrivèrent jusqu'à leurs tranchées et qui furent prises sans difficulté aucune.

Le lendemain, vingt-quatre chevaux s'égarèrent sur le même terrain. Il s'égarèrent à la tombée du jour, quand les formes sont estompées par les ombres du crépuscule et que les silhouttes se distinguent mal. Il n'y a pas de cavalier sur les bêtes qui vont à l'aventure et s'avancent vers la Grande Dune en flairant. Elles sont à 20 mètres... Quelle nouvelle aubaine!

Soudain, un cri strident se fait entendre. Tandis que les vingt-quatre chevaux, semblant obéir au même signal, rebroussent chemin au rand galop, vingt-quatre formes grises bondissent sur les tranchées ennemies. Ce sont les vingt-quatre cavaliers qui, en se maintenant à la manière orientale sous le ventre de leurs bêtes, sont arrivés, mousqueton au poing, le plus simplement du monde, jusqu'à la première ligne des Boches qu'ils attaquent avec fureur.

La deuxième ligne allemande n'ose pas tirer, de peur d'atteindre ses propres troupes. Il y a du flottement dans la riposte ennemie, et cette hésitation a permis à nos fantassins d'arriver et de pousser vigoureusement leur assaut. Nous sommes, à 10 heures du soir, maîtres de la Grande Dune sans avoir perdu trop d'hommes.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

LAURIER

Depuis assez longtemps je reçois la **Liberté** et j'y porte un vif intérêt parce qu'elle traite des questions d'actualité pour nous, et qu'elle est l'organe des Canadiens de langue française au Manitoba. Et comme tout Canadien un peu patriote, j'ai à coeur la réussite de nos oeuvres.

Aussi j'éprouve du déplaisir, (pour ne pas dire dégoût) presque chaque fois que je lis les chroniques "En campagne". J'y rencontre, quasi invariablement, des insertions qui ne font pas honneur à ceux qui les écrivent et qui certainement jettent du discrédit sur notre journal. Des chroniqueurs plus ou moins "farceurs" ou malicieux s'appliquent à jeter le ridicule sur certains de leurs concitoyens.

Nous savons tous que la paix ne règne pas en souveraine dans les villages, et qu'il existe des jalousies, des rancunes, des discordes, etc.

Pourquoi ne "lavons-nous pas notre linge sale chacun chez nous?" Que sert de ridiculiser les gens dans un journal, de répandre sur elles le fiel de sa jalousie et cela dans un journal qui circule par tout le Canada. Que penseront de nous les Canadiens des autres provinces? Et n'auront-ils pas raison?

En effet nous qui sommes toujours en face d'adversaires sans cesse à l'attaque, n'avons-nous pas une tâche plus noble à remplir que de barbouiller quelques lignes de temps en temps, sans autre but que de mortifier quelqu'un des nôtres. Je veux bien croire que le tort causé par ces attaques n'est pas grand; que les personnes attaquées se sont parfois attiré le ridicule de leurs concitoyens; qu'il y a bien un peu de "gloriole" à lire une farce des siennes dans un journal; mais il faut se rappeler que nous ne serons pas les seuls à lire nos écrits et que les étrangers ne savent pas quel était notre but.

Aussi ne faut-il pas oublier que bien souvent ceux qui sont ridiculisés sont des gens qui dans une circonstance quelconque ont fait leur devoir en dépit des railleries de leur entourage. Je ne viens pas défendre un "attaqué" ni inculper un "attaquant", mais je veux défendre les "attaqués" et blâmer les "attaquants". Ceci est l'opinion qui tend à devenir de plus en plus générale.

Efforçons-nous de faire le plus de bien possible et cessons de nous ridiculiser en voulant ridiculiser les autres.

A. Marquis.

DELORAINE

On nous apprend que **Mlle** Berthe Trottier, institutrice à Deloraine, doit nous quitter pour aller enseigner ailleurs. C'est avec regret que nous la voyons partir. Il nous fait plaisir de rapporter les paroles de M. l'inspecteur des écoles publiques de Deloraine, alors qu'il parlait à une assemblée publique des écoles à Deloraine: "De toutes les écoles de mon district, dit-il, l'école de "Flossie School" est la meilleure de toutes sur plusieurs rapports. Bien que les enfants soient tous d'une nationalité étrangère à la langue anglaise (Belges) ils parlent anglais couramment et ont une institutrice canadienne-française, Mlle Trottier".—Inspecteur d'école, M. H. H. Hunter.

* * *

Mlle B. Trottier, M. Albert Lesy, M. M. Deploert, M. le Curé et M. C. Thautin prenaient le dîner, dimanche, chez M. A. Van de Poucecle.

* * *

M. et Mme Arthur Halde étaient en visite chez M. le Curé à Deloraine cette semaine, en compagnie de M. Honora Camache, de Laurier.

* * *

Lundi 29, M. Gamache est parti de Deloraine en auto pour retourner chez lui. Le but de son voyage était de venir chercher une auto achetée à Deloraine.

* * *

Avis aux familles canadiennes-françaises, françaises ou belges qui veulent se placer ou travailler dans les alentours d'ici.—Il est mieux de s'adresser à Deloraine même, avant d'aller s'éparpiller parmi les étrangers à 50 ou 60 milles de l'église.

TOUTES AIDES

M. Louis Gaudry, de LaSalle, ouvrira la semaine prochaine un magasin général, tout près de notre église. Du succès.

* * *

Des voix autorisées nous disent que le site officiel de notre école est changé, et que l'école doit se bâtir près de l'église. Les deux charges de bois déposées, bien inoffensivement, sur le nouveau site—devront être transportées à l'ancien site, parce que, dit-on, il ne faut pas mettre la toiture à un endroit et les fondations à un autre.

* * *

M. Ovide Dupas, descendu à Winnipeg par affaire, nous a assuré qu'il reviendra au milieu de nous avant Pâques. "Rien n'est si beau que Toutes Aides."

* * *

Déjà des colons sont venus visiter nos homesteads et s'en sont déclarés enchantés. Comme des hommes sérieux, ils ont demandé des renseignements aux autorités de l'endroit, et se sont donnés la peine d'aller visiter les terrains qui leur avaient été indiqués.

SAINT-PIERRE

Dimanche, un certain nombre de jeunes gens se sont réunis chez M. Chouinard. Ils se sont très bien amusés, jouant à ce jeu qu'on nomme "l'assiette"; les gages furent donnés par M. Pierrot Crotteau, ainsi que M. Philias Garand. Il est à croire que les pénitences qu'ils donnèrent étaient pénibles. Il ne faut pas oublier le fameux jeu de la "chaise honteuse": ça se termina par le jeu "Madame demande sa toilette".

Présents à cette soirée: MM. F. Desharnes, N. Bérard, F. Cadotte, toujours drôle. Les demoiselles ont fait fureur.

Beaufouet.

LE PAS

M. Louis Cuillerier Jr, est déménagé sur son homestead sur la rivière Carotte, lundi.

* * *

M. Dominique Cuillerier s'est grièvement blessé à un pied samedi. Il conduisait ses chevaux tout en étant assis sur la traverse de son traîneau les pieds pendants, lorsque son pied se trouva tout à coup pris entre une souche et la traverse du traîneau, lui infligeant une douloureuse blessure.

* * *

MM. Jos. Fredette et U. St-Godard ont loué le théâtre Dreamland pour un cinématographe. Ils ouvriront lundi.

* * *

M. A. Marcotte, de Hudson Bay Junction, était dans notre ville en voyage d'affaires, de samedi à lundi.

* * *

Une centaine d'hommes arrivaient par le train de Winnipeg samedi et repartaient immédiatement dans l'après-midi pour Port Nelson.

* * *

M. Dominique Cuillerier a vendu sa maison située sur la quatrième rue, au Dr Stephanson.

* * *

Une brigade de pompiers a été organisée vendredi et déjà 22 volontaires ont souscrit. M. A.-J. Slaney a été nommé chef des pompiers. La brigade No 2 est composée de Canadiens français, avec M. Louis Bacon comme chef, J.-B. Pelletier, Henri Langlois, Albert Lafontaine, O. Girouard, Geo. et Théo. Dupras, pompiers.

* * *

Les deux voitures de M. Amédée Landry, conduites par lui et M. J. Péloquin, sont revenues de leur voyage aux mines d'or du Lac aux Castors (Beaver Lake), où M. Landry était allé conduire des prospecteurs venant de Moose Jaw, Sask., et de Toronto. En revenant, M. Landry a failli noyer un de ses chevaux en traversant une rivière.

* * *

La semaine dernière, M. E. Bessel arrivait d'Edmonton pour s'établir dans notre ville.

* * *

Mardi dernier M. Pierre St-Godard revenait d'un voyage de quelques semaines à Winnipeg. Il a visité plusieurs endroits entre autres Portage la Prairie, Stonewall, Fisher, etc., et nulle part il n'a trouvé un seul endroit qui pût être comparé à Le Pas pour l'activité du commerce. Au Pas l'argent circule et il y a toujours un peu d'ouvrage; dans les autres centres l'ouvrage semble être plus rare, dit M. St-Godard.

* * *

MM. E. Boileau et Sarazin, frères, ont commencé à se construire chacun une maison sur le terrain qu'ils se sont choisi à la nouvelle paroisse, située à 15 milles du Pas, sur la rivière Carotte. Ils s'en sont allés, conduits, en voiture d'été, par M. D. Boileau. Ils ont trouvé le chemin meilleur qu'ils s'y attendaient.

* * *

Jeudi midi le feu prenait dans une des chambres de l'hôpital Saint-Antoine. Heureusement que des petites filles pensionnaires l'aperçurent à temps; il fut vite sous contrôle. Quelques minutes de plus et il aurait été trop tard, le feu commençant déjà à sortir par la fenêtre. Le dommage causé se monte à environ $25. Une cigarette oubliée ou une allumette jetée par mégarde aurait été la cause du commencement de l'incendie.

Vendredi soir à six heures les usines pour réparer et nettoyer les locomotives de la Hudson Bay Construction Co., situés au nord de la rivière Saskatchewan, étaient détruites par le feu. L'incendie se déclara presqu'immédiatement après que les ouvriers venaient de quitter leur ouvrage, et lorsqu'il fut aperçu, il était trop avancé pour que les locomotives qui étaient là en réparation pussent être sauvées et deux des locomotives qui étaient en réparation furent presque mises hors de service. La compagnie compte reconstruire.

RITCHOT

Nous apprenons avec peine que notre ami Napoléon St-Germain, parti depuis plusieurs mois pour la guerre, est dangereusement malade d'une pneumonie. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

Amande.

SAINT-CHARLES

C'est avec peine que nous avons appris que le Rév. Père Chaumont, de Saint-Charles, avait passé quelques jours malade à l'hôpital de Saint-Boniface. Vu ses nombreuses occupations, il a été obligé de partir le Jeudi Saint pour mission à Winnipegosis, et il ne reviendra que la semaine prochaine. Nous lui souhaitons bonne Pâques.

* * *

Mme S. Morin, de Saint-Charles, est partie lundi soir pour Sainte-Anne des Chênes, visiter sa mère et ses soeurs, à l'occasion de Pâques.

* * *

C'est avec regret que nous avons vu jeudi dernier transporter le magasin des Pelletier sur l'autre côté de la voie ferrée. Maintenant, nous aurons un grand bout de chemin de plus à faire pour se procurer épiceries et rafraîchissements.

Un ami.

SAINT-PIERRE JOLYS

La mort impitoyable vient de moissonner à la fleur de l'âge une jeune fille qui était estimée et aimée de tous ceux qui la connaissaient.

Mlle Léda Beaulieu, fille bien-aimée de Mme Louis Tessier, est disparue de ce monde le 29 mars après deux longs mois de maladie.

A quinze ans, quand la vie nous apparaît si belle et si heureuse elle a fait généreusement le grand sacrifice de laisser parents, amis, pour ne les revoir qu'au ciel.

Tous les secours de la religion lui ont été procurés. La veille de son trépas elle a demandé à être consacrée à la Sainte Vierge, ce qui lui fut accordée. M. l'abbé Jolys l'assista lui-même et la consacra à cette divine Mère.

Je me plais à féliciter les gens de Saint-Pierre de la bonne habitude qu'ils introduisent de remplacer les fleurs par des bouquets spirituels et des offrandes de messes.

Des offrandes de messes ont été envoyées par M. l'abbé J.-M.-A. Jolys, M. A. Préfontaine et un groupe d'amis. De nombreux et riches bouquets spirituels ont été offerts par les élèves du Couvent: Mlles M. Désaulniers, E. Trépanier, A. Pambrun, Toupin, I. Lafrance, E. Chenard, Lasalle, R.-A. Galipeau, D. Sicotte, D. L'Heureux, Y. L'Heureux, L. L'Heureux, J. Dupuis, M.-P. Bélanger, etc.

Des fleurs avaient été présentées par quelques amis de la famille.

Un grand nombre de parents et d'amis se sont fait un devoir d'assister à ses funérailles.

Ont eu l'honneur de porter les coins du poêle. MM. E. Vadeboncoeur, I. Galipeau, H. Hébert, L. L'Heureux, E. Théroux, A. Préfontaine.

Conduisaient le deuil: MM. Louis Tessier, son beau-père; Joseph et Ephrem, ses beaux-frères.

A l'offertoire, Mlles Y. L'Heureux et M.-Y. L'Heureux ont chanté avec âme le Pie Jesu de Mawet.

A la famille en deuil nous offrons nos sincères sympathies.

Une amie.

FANNYSTELLE

M. et Mme André, de Saint-Boniface, sont en promenade au presbytère.

* * *

Mme F. Mollot et Mlle G. Mollot, de Winnipeg, étaient en visite chez leur frère M. Marcel Mollot.

* * *

M. Edmond Poirier est de retour de son homestead près de Broadvalley, Man.

* * *

MM. F. et A. Phillips sont de retour d'Aurora, Ill., où ils ont passé l'hiver.

* * *

Mlle C. Dubuc, de Norwood, Man., est en promenade chez M. Pierre Painchaud.

* * *

Mlle Eva Guilbault, institutrice à Somerset, est dans sa famille depuis samedi dernier.

* * *

M Percival de Koenigsburg, Man, remplace temporairement M. P.-A. Bouvier, notre agent de gare.

* * *

Mlle N. Desautels, institutrice à l'école Castagnier, nous a quittée la semaine dernière pour aller passer les vacances de Pâques dans sa famille.

* * *

M. U. Boisvert a pris possession de la boulangerie, M. et Mme Alfred Piché sont retournés demeurer avec leur fils Adolphe, sur la ferme.

* * *

M. Saint-Pierre, instituteur de Saint-Claude, est en promenade parmi nous.

* * *

M. O. Lavigne est parti lundi pour aller prendre charge de la ferme de M. Marcel Mollot à Haywood, Man.

* * *

M. A. Manseau, de Letellier, Man., est en visite à Fannystelle.

* * *

La grande fête de Pâques a été célébrée dans toute sa solennité ici. Le choeur de chant a rendu avec âme la Messe de la Sainte Vierge. A l'offertoire, Mlles B. Cyrenne et J. Bourque ont chanté un cantique propre à la circonstance. Le décor de l'église avait été habilement préparé. En un mot, tout respirait un air de fête.

* * *

La première pluie de la saison est venue nous rendre visite samedi le 3 courant. Elle a mis les chemins presque impraticables pour Pâques, la boue étant bien en vogue. C'est encore un signe du printemps. Les oiseaux sont en même temps de retour, les outardes surtout, gibier tant recherché de nos chasseurs. On se prépare à leur faire une guerre ouverte: c'est pire que la campagne que nos troupes livrent aux "Boches". En certains endroits nos francs tireurs se creusent des tranchées afin de se dérober de la vue de cette catégorie d'oiseaux qui ont l'oeil si clair.

Il paraît que nos chasseurs bientôt chasseront l'outarde avec les vieux Zeppelins que l'on pourra acheter aux magasins de seconde main; mais je donnerai avis à nos sportsmen de ne pas acheter les Zeppelins ayant la figure et les moustaches du "Caisseur" à l'avant, car le gibier prendrait la fuite.

Yvonnic.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — *No* 21

Il avait mis de l'insistance dans ses invitations, il avait appuyé tellement sur les soins assidus nécessités par la santé de Gertrude, que, placée en face de tant de bienveillance, celle-ci ne savait comment refuser. Le docteur, qui n'aimait pas que les choses trainassent en longueur, prit le silence de Gertrude pour un consentement, et ordonna à Jane de faire les paquets de sa maîtresse et de la suivre jusque chez lui.

Mise de la sorte en demeure de s'expliquer, Gertrude fit connaître ses raisons au docteur et à sa femme; mais ces généreux amis ne se payèrent point de ses excuses. C'était à leur avis un prétexte que cette soi-disant indépendance qu'elle mettait en avant. Elle jouirait chez eux de toute la liberté possible; et quant aux prétendues obligations qu'elle redoutait de contracter, elle devrait considérer avant tout que sa société était pour eux si précieuse, qu'accepter leur offre ce n'était point s'obliger envers eux, mais au contraire leur accorder une faveur.

Pressée de la sorte par l'amitié du docteur et de sa femme, elle se décida à leur faire part d'un motif qui avait eu une grande influence sur sa détermination.

—Docteur Jérémy, dit-elle, je veux vous faire connaître une de mes principales raisons, et j'espère que vous l'approuverez. Je ne vous en aurais pas parlé si je n'avais su que vous étiez au fait de ce qui s'est passé entre M. Graham et moi, et si je ne pensais par suite avoir votre approbation. Vous savez que M. Graham ne voulait pas que je me séparasse d'eux cet hiver, et vous avez soupconné sans doute que ce départ avait mis une grande froideur dans nos relations. Lorsque je l'ai quitté, il a prétendu que je ne pourrais pas me suffire à moi-même, et que je serais toujours obligée d'être sous la dépendance de quelqu'un. Maintenant que les appointements qui me sont alloués par M. W.... suffisent et au-delà à mes besoins, je serais bien aise d'être établie de manière que M. Graham à son retour pût se convaincre par lui-même que ma prétention ou, si vous le voulez, mon orgueil de me suffire à moi-même, n'était pas dénué de fondement.

—Ainsi, Graham pensait que sans lui vous ne tarderiez pas à tomber dans la mendicité! Et vos talents, qu'en fait-il alors? Mais c'est bien de lui, cela!

—Oh! non, non! reprit Gertrude, il n'a pas dit cela; mais ma résolution lui paraissait celle d'un enfant capricieux: il ne se rendait pas compte qu'en me donnant de l'éducation, il m'avait mis un capital entre les mains. D'ailleurs il était fort naturel qu'il doutât de ma capacité, n'ayant jamais eu l'occasion de me voir à l'épreuve.

—Je comprends, je comprends, dit le docteur, il pensait que vous deviez vous estimer trop heureuse de vivre sous sa protection. C'est bien de lui, cela!

—Quant à moi, dit mistress Jérémy, je ne crois point que telle fût l'idée de M. Graham: il était irrité d'une résistance imprévue, et la colère l'a empêché de se rendre compte des choses. Je suis convaincue que les idées qu'on lui prête là sont maintenant bien loin de son esprit, et c'est peut-être un peu d'orgueil chez Gertrude de se préoccuper de semblables choses.

—Je ne crois pas, ma chère! reprit le docteur. En tout cas, si c'est de l'orgueil, c'est au moins de l'orgueil légitime, et je ne voudrais pas jurer que si j'étais à la place de Gertrude, je n'en fisse autant qu'elle. Aussi, je n'insiste plus, et je la laisse libre d'agir comme elle le jugera convenable. Qu'elle trouve donc une pension, mais que cela ne l'empêche pas de nous consacrer une bonne partie de son temps, et de nous accorder quelques journées quand ses occupations le lui permettront. J'espère aussi qu'il n'est pas besoin de lui répéter qu'en cas de maladie, d'accident ou d'infortune, ma maison est toujours à son service.

—Eh bien! soit, ajouta mistress Jérémy; et puisque ces arrangements vous conviennent mieux, prenez-les donc, mais, bien entendu, avec les modifications apportées par le docteur. Il est pourtant une chose sur laquelle je ne me rendrai point: c'est que j'entends que vous quittiez de suite cette maison, qui vous rappelle de trop cruels souvenirs, et que vous veniez vous installer chez moi, jusqu'à ce que vous ayez pu trouver un ature logement.

Gertrude accepta volontiers une proposition aussi aimable, et elle consentit à suivre sans retard le docteur et sa femme. Les soins que M. Jérémy ne cessa de lui prodiguer sous son toit, et l'affection véritablement maternelle que lui témoigna madame Jérémy ne contribuèrent pas peu à éloigner la maladie dont elle avait été menacée.

M. et madame W...., qui s'étaient pris d'une grande affection pour Gertrude, dont ils appréciaient le caractère et le dévouement, insistèrent de leur côté pour que Gertrude vînt s'établir chez eux, et y demeurer jusqu'au retour d'Emily et de M. Graham. Mais la jeune fille leur répondit qu'elle ignorait l'époque du retour de la famille Graham, et que d'ailleurs il n'était pas probable qu'elle habitât désormais avec elle. Ses amis, convaincus par ces raisons, finirent par la féliciter de la résolution qu'elle avait prise de se créer une position indépendante.

M. et madame Arnold, qui n'avaient cessé de prendre intérêt à madame Sullivan et à Gertrude, crurent également bien faire en offrant leur maison à celle-ci. Comme M. et madame W...., ils bornèrent leur invitation au temps que devait encore durer l'absence d'Emily. Mais M. Arnold avait une nombreuse famille et un revenu fort médiocre, aussi Gertrude n'eut-elle pas de peine à obtenir l'approbation de madame Arnold, femme économe et prudente, pour le projet qu'elle avait formé de n'être désormais à charge à personne.

Madame Arnold avait une soeur veuve, laquelle, pour ajouter un peu d'aisance à son intérieur, tenait une pension de femmes. Ses pensionnaires étaient pour la plupart des jeunes personnes qui se livraient à l'instruction. Gertrude ne connaissait point cette dame personnellement; mais elle espérait qu'il lui serait facile, par l'entremise de la femme du pasteur, d'obtenir dans cette maison une pension agréable sans être cependant trop dispendieuse. Madame Warren, tel était le nom de la belle-soeur de M. Arnold, se trouvait précisément avoir dans ce moment une grande et jolie chambre vacante sur le devant de sa maison. Sur les recommandations de sa soeur, elle se trouva heureuse de la mettre immédiatement à la disposition de Gertrude.

Mistress Sullivan avait légué tout son mobilier à son amie. Une partie de ces meubles ayant été renouvelée depuis quelque temps sur les ordres et avec l'argent de Willie, se trouvait dans un excellent état. Ce mobilier était trop considérable pour la chambre de la jeune fille; aussi Gertrude, qui pour rien au monde n'eut consenti à ce qu'on vendit ce souvenir de son amie, accepta-t-elle volontiers l'offre qui lui fut faite par la famille Arnold de déposer chez elle tous les objets qui ne trouveraient pas place dans sa nouvelle demeure.

Gertrude, en prenant possession de sa chambre chez madame Warren, ne put se défendre d'un mouvement de sensibilité à la vue des meubles transportés là par les soins de M. Arnold, et qui lui rappelaient à chaque regard qu'elle jetait sur eux la bonne et tendre amie qui les lui avait donnés au moment de mourir.

La première fois que Gertrude entra dans la salle à manger de madame Warren, ne s'attendant à rencontrer à sa table que des visages qui lui étaient inconnus, elle fut agréablement surprise de se trouver face à face avec Fanny Bruce, jeune fille de douze à treize ans, qu'on avait confiée à madame Warren pendant un voyage qui éloignait de Boston sa mère et son père. Gertrude connaissait cette jeune fille pour l'avoir vue souvent chez M. Graham, dont elle était voisine de campagne. Elle avait eu souvent occasion de l'obliger en lui donnant des fleurs, en lui prêtant des livres, ou en lui montrant à faire quelques petits ouvrages d'aiguille. Fanny avait pris par suite Gertrude en haute estime et en grande amitié. Elle avait été enchantée d'apprendre sa présence chez madame Warren; aussi, quand elle eut vu Gertrude lui sourire et paraître heureuse de la rencontrer, elle courut à elle, lui prit affectueusement les deux mains et insista pour qu'elle se mit à table à ses côtés.

Fanny Bruce était douée d'un bon coeur et des plus aimables dispositions; mais elle avait été un peu négligée par sa mère, qui avait porté toutes ses prédilections sur son fils, ce même Ben dont nous avons déjà eu occasion de parler.

Ce n'était pas la première fois qu'on laissait cette jeune fille en pension pendant que son frère et sa mère voyageaient pour leur

DES BRILLANTS FAITS D'ARMES EN CHAMPAGNE

Onze mille cadavres allemands sont retirés des tranchées capturées par les Français qui avancent pas à pas

Châlons (Marne), 31. — Onze mille cadavres de soldats allemands ont été retirés des tranchées conquises par les Français pendant les vingt jours qu'a duré la bataille de Champagne. Les autorités militaires françaises estiment à cinquante mille hommes les pertes subies par les Allemands sur ce point.

Les pertes allemandes ont été doubles de celles subies par les Français, parce que les Allemands s'entêtaient à faire des contre-attaques pour reconquérir le terrain perdu.

Dans ces contre-attaques, qui, d'après les officiers français qui ont pris part au combat, étaient insuffisamment soutenues par l'artillerie allemande, les troupes allemandes, dont le moral était peu brillant, ont perdu beaucoup de monde. Les fosses dans lesquelles les morts allemands sont enterrés en nombre variant de cinquante à cent, sont près les unes des autres, le long d'un front qui n'a pas plus de 20 kilomètres de long.

Depuis un mois, par la supériorité de leur artillerie de petit et de gros calibre et par leur irrésistible courage, les Français ont gagné du terrain, pas à pas, prenant un jour quelques centaines de mètres de tranchées, un autre jour s'emparant, sur un front de deux kilomètres, d'une profondeur de terrain de 500 mètres.

Tous les jours les Allemands amènent sur ce point de nouveaux renforts. Ils y ont eu en action pendant le mois de mars, 5 corps d'armée, c'est-à-dire plus de 200,000 hommes. Et cependant, chaque soir, les officiers français disent que leurs troupes occupent plus de terrain que la veille.

Le correspondant de "l'Associated Press" a pu se rendre sur place et, d'après ce qu'il a vu, voici ce qui s'est passé:

L'artillerie française nombreuse et concentrée, prend de temps à autre le dessus sur les canons allemands et détruit certaines parties de tranchées allemandes à l'aide d'une pluie d'obus. Alors, à un signal transmis par téléphone, les canons se taisent, et les soldats français, soutenus de près par les réserves, sautent de leurs tranchées et se précipitent sur les tranchées allemandes qui leur font face. Là a lieu un combat corps à corps qui termine l'attaque.

Pendant ce temps une pluie d'obus, qui éclate derrière les lignes allemandes empêchent les réserves de l'ennemi d'avancer Cette canonnade dure jusqu'à ce que les tranchées conquises soient mises en état de résister à un assaut.

Ces attaques ne sont pas toujours couronnées de succès, mais les résultats prouvent que de jour en jour les Français ont gagné du terrain.

Le correspondant a pu comparer les positions occupées par les Français il y a un mois et celles qu'ils occupent aujourd'hui. Les chefs français, qui voient grandir le courage et la confiance de leurs hommes avec chaque succès qu'ils remportent, expriment l'opinion que les Allemands ont été quelque peu découragés du fait que les attaques françaises sont couronnées de succès alors que leurs contre-attaques, faites d'une audace admirable, ont toujours avorté.

Les Français emploient une telle quantité de pièces d'artillerie de campagne de gros calibre, nouvellement construites, qu'ils peuvent combiner et concentrer leur tir de telle manière que rien d'approchant n'a été vu avant cette guerre. Les officiers français disent que leurs canons peuvent dominer les positions de l'adversaire à n'importe quel endroit et à n'importe quel moment.

Pendant les 25 jours qu'a duré l'avance des Français en Champagne, les canons ont tiré un million et demi de projectiles. Tout le long du front on entend conter des récits de hauts faits individuels dont soldats ou officiers sont les auteurs.

Voici par exemple l'incident de l'artilleur Vondal, grièvement blessé en même temps qu'un de ses camarades nommé Jacques. A un camarade qui essayait de bander sa plaie, Vondal dit:

"Je sens que je vais mourir, sauve Jacques." Puis s'adressant à un lieutenant qui s'occupait de le faire transporter à l'arrière tandis qu'un avion ennemi survolait leur position, Vondal dit: "Ne vous occupez pas de moi, ne les laissez pas apercevoir notre batterie; Vive la France!" Une minute plus tard, il était mort.

Le soldat Galeski, qui fut l'objet de toutes les conversations de sa compagnie le 7 et le 8 mars en raison de son audace et de son sang-froid en attaquant les tranchées allemandes, tomba le 9 mars pendant l'assaut du fortin de Beauséjour. Quand on le releva, il demanda: "Vous êtes-vous emparés du fortin?"

"Oui, nous l'avons pris", lui répondit-on, et Galeski sourit et rendit le dernier soupir.

Le lieutenant Ecorcheville, mortellement blessé à la tête, près d'une tranchée allemande, continuait à encourager ses hommes en leur criant: "En avant! en avant! faites votre devoir!"

Le lieutenant Hersal de la Villemarque, blessé à mort dans une tranchée prise en enfilade par le feu des mitrailleuses ennemies dit à son commandant: "Adieu, je meurs pour la France."

Le général Joffre a passé en revue, par brigade ou par division les troupes qui ont pris part aux récents combats en Champagne. Une division, environ quinze mille hommes ont été passés en revue par le généralissime français à Noulieu. Devant chaque bataillon se trouvaient les soldats ou officiers devant être décorés de la Légion d'honneur. Les seuls spectateurs étaient des attachés militaires et cinq civils.

Soixante-quatre clairons sonnèrent "Aux champs" à l'arrivée du général Joffre sur l'emplacement de la revue. Le généralissime s'entretint quelques instants avec le général commandant la division. Il passa ensuite devant le front des troupes, épinglant sur la poitrine de héros, la médaille militaire ou la croix des braves. Parmi les médailles militaires se trouvait le soldat Jouy, le héros du fortin de Beauséjour.

Georges Bastard, blessé deux fois au cours d'une attaque de nuit, encouragea ses camarades en chantant la "Marseillaise"; sa voix claire de ténor dominait la bataille.

Le général Joffre, après avoir agrafé la médaille militaire sur la poitrine d'un jeune soldat, lui donna l'accolade; le jeune médaillé resta au garde à vous mais ne put retenir deux grosses larmes d'émotion.

Le correspondant de "l'Associated Press" fut plus tard présenté au général Joffre.

"Voyez, dit le général, l'apparence de ces hommes après plusieurs mois de durs combats, et leur fraicheur, quoiqu'ils arrivent des tranchées. Et bien! ce sera de même dans trois semaines, trois mois ou trois ans; jusqu'à ce qu'il y ait un résultat définitif."

Les hommes paraissaient résistants et ne présentaient aucune trace de fatigue. Ils étaient de bonne humeur; leur regard était vif. Ils passaient à un pas cadencé. Leurs uniformes, tachés et usés par le service, paraissaient propres; la manière dont les hommes les portaient leur donnait un certain cachet. Derrière un des bataillons, défilait, sur trois pattes, un chien blessé au cours d'un récent engagement. Il a participé à toutes les charges du bataillon et la nuit, faisait bonne garde près de la tranchée.

Les troupes défilèrent ensuite devant le général et la revue se termina par la charge de deux régiments de cavalerie.

Le général Joffre lui-même semblait en parfaite santé. Son attitude était très calme et, en parlant, souriait aimablement. Les soldats le considèrent comme le plus grand génie militaire que la France ait eu depuis Napoléon. Les qualités qu'on lui attribue le plus souvent sur le front sont la volonté et le jugement. Il avait son chauffeur favori, le marquis d'Albufera, descendant du maréchal Suchet, un des maréchaux de Napoléon.

La vie dans les tranchées, moins en Champagne peut-être que sur les autres parties du front, est singulièrement attrayante. On ne peut pas dire qu'elles sont confortables, mais elles sont salubres et possèdent toutes les commodités. Beaucoup de bois a été employé à leur construction Les tranchées de la région de Reims ont un mètre vingt-cinq à un mètre soixante de large avec un plancher de bois. La terre des parois est maintenue par des planchers Les toits sont recouverts de terre, les galeries se trouvent ainsi à l'abri des éclats d'obus. Elles ne sont cependant pas protégées contre l'action directe des gros projectiles. Un de ceux-ci est tombé dans une tranchée à cinquante mètres de l'endroit où se trouvait le correspondant, et a blessé trois hommes.

Le fusil de chaque homme reste dans son créneau, le nom du soldat est écrit à côté du fusil. Les observateurs placés aux créneaux sont relevés très fréquemment, de manière à ce que leur vigilance ne se ralentisse pas.

Ils observent avec des jumelles à travers les créneaux, ou à travers les toits à l'aide de périscopes. A la tombée de la nuit des sentinelles sont placées en avant des tranchées de manière à pouvoir donner l'alarme en cas d'une attaque de nuit.

Les hommes sont aussi relevés très souvent dans ce dangereux service, de manière à ce que leur attention reste toujours en éveil. Des mitrailleuses sont placées avec soin à divers angles de manière à ce que toutes les approches des tranchées soient balayées par un feu croisé.

Il y a sous terre des abris où l'on trouve des tables pliantes, des baïonnettes allemandes placées à l'entrée pour gratter la boue des chaussures, une barre fixe, des jeux, des journaux, des revues illustrées. Des fils sont posés partout. Il y a de nombreux téléphones. Le général commandant une division d'une partie du front a fait la remarque qu'il avait trois mille kilomètres de fil et cent appareils dans ses trente kilomètres de tranchées.

Les défenses paraissent imprenables mais il en est probablement de même dans les tranchées allemandes. De tels travaux comme le démontrent maintenant les Français en Champagne, ne peuvent être détruits que par un bombardement intense et prolongé. On trouve derrière les lignes françaises, de l'artillerie légère qui est constamment changée de place malgré le terrain mou, grâce à des chemins improvisés, faits de branchages. Les canons sont massés, répartis et groupés selon le plan compréhensible et quelquefois compliqué du général commandant l'artillerie, de manière à ce que l'ennemi ne puisse pas repérer les batteries, ou s'il le fait, qu'il tire sur des espaces libres, ou sur des faux canons.

Les canons sont derrière des talus ou dans des bois et sont couverts de branches d'arbres de manière à ce que les aviateurs ne puissent pas les découvrir. Bien en arrière se trouvent les grosses pièces d'artillerie.

Le correspondant de "l'Associated Press" a vu une batterie en action. Un officier était posté quelque part vers le front, dans un endroit où il pouvait régler le tir. Il donnait ses ordres par téléphone. Ceux-ci étaient reçus par un sergent qui annonçait d'une forte voix les modifications à apporter au tir.

"Pièce numéro 4, cent mètres à droite!" "Pièce numéro 1! Allonger de cinquante mètres!" On pouvait entendre ce commandement à trois cents mètres dans toutes parties des bois de pins. Le commandement était suivi après deux ou trois secondes d'un coup de canon; le bruit d'un obus déchirant l'air, puis la détonation sourde du projectile éclatant à sept ou huit kilomètres de distance.

Quelquefois, les Allemands répondent. Un obus est tombé à deux cent cinquante mètres du correspondant, occupant un tronc d'arbre et creusant un trou profond dans la terre.

Au milieu de tout ce tumulte, les fermiers soignent leurs vignes ou font leurs plantations du printemps et les enfants jouent à la guerre.

UN EXPLOIT DE L'AVIATEUR GILBERT

Dans une lettre à ses parents, que publie le **Moniteur du Puy-de Dôme**, l'aviateur Gilbert raconte ainsi un de ses derniers exploits, qui lui a valu la croix de la Légion d'honneur:

C'est en revenant de reconnaissance de Saint-Quentin, où j'étais allé avec le lieutenant de Puech-Redon, que j'ai aperçu le Boche. J'ai mis tous les gaz, et vingt-cinq minutes après, au-dessus d'Amiens, j'étais bien placé pour lui envoyer quelques pruneaux. Il ne nous a pas entendus venir, car étant monté à 800 mètres de lui, j'avais coupé l'allumage pour foncer sur lui. Quand le lieutenant a eu tiré sa première balle, à 10 ou 12 mètres, le pilote allemand se retourna de notre côté, médusé. Il avait le cou traversé et le bras immobilisé. Il coupa aussitôt pour descendre. Mais déjà mon observateur avait encore tiré pendant que j'immobilisais mon appareil au-dessus de l'avion de l'ennemi. Dans ces moments, il est bon d'avoir été quelque peu acrobate. La balle traversa une plaque d'acier de l'appareil allemand et perfora l'observateur de part en part. Le coeur fut fracassé. L'observateur ennemi avait déjà ôté un gant pour nous tirer dessus plus facilement; il eut un soubresaut et s'affaissa dans le fuselage.

Nous eûmes alors un cri de victoire, que nous renouvelâmes jusqu'à terre. Je criai à mon tireur de cesser le feu, voulant épargner le pilote, mais il tira encore deux balles, pensant que les autres allaient peut-être riposter.

Je tournai quelques instants au-dessus du biplan allemand lorsqu'il fut à terre, car je l'avais suivi comme son ombre. Si le pilote avait voulu fuir, je ne l'aurais pas quitté des yeux et l'aurais bien vite rattrapé. Il avait sauté à terre et s'était couché, souffrant beaucoup.

J'atterris à quelques mètres de l'avion ennemi. Le pilote s'était relevé et nous nous serrâmes la main, nous félicitant mutuellement. Je l'aidai à se déshabiller pour le panser. Une voiture arriva et je le confiai à un sous-officier, lui souhaitant bonne santé, avec une nouvelle poignée de main. Il s'appelle Keller et est lieutenant. Quant au passager, mort foudroyé, c'était le capitaine von Falckenstein.

C'était le "chef de l'escadrille" qui avait le même numéro que le nôtre: 23.

L'appareil est un biplan Rumpler, moteur Mercédès, 120 chevaux. Je l'ai mis en sûreté dans une grange.

J'ai été appelé ensuite au quartier général, où le général de Castelnau m'a adressé toutes ses félicitations. Les officiers d'état-major y ont joint les leurs.

J'ai revu le prisonnier pendant qu'on l'interrogeait, après l'avoir soigné. Il fit une lettre, que je lui offris d'aller porter à leur terrain d'aviation, à une prochaine reconnaissance... sans descendre toutefois. Il me signa un papier en allemand, où il dit:

Je remercie cordialement l'aviateur français Gilbert, pour son amical accueil, après qu'il m'eut poursuivi d'une façon admirable. —Lieutenant Keller.

Je suis allé le revoir deux fois à l'hôpital d'Amiens et lui ai apporté des photos de son appareil. Je lui ai également donné une de mes cartes trouées par les balles d'un de ses camarades d'escadrille. Car c'était à un autre membre de leur escadrille que j'avais fait la chasse, à Amiens, avec Bayle, le 18 novembre. Le pilote en avait gardé un bien mauvais souvenir, ainsi que celui de la figure de Bayle. Il avait dit en atterrissant:

—J'ai été poursuivi par un monoplan dont le tireur avait une grosse figure, une grosse moustache et pas de lunettes.

Son réservoir à huile avait reçu trois balles ce jour-là. Et le réservoir à huile est à quelques centimètres de la tête des passagers.

Je regrette que ce brave Bayle, qui était avec moi les autres fois, n'ait pas été de cette fête.

---

agrément. Elle n'avait pas toujours aussi bien rencontré que chez madame Warren; aussi le sentiment de l'abandon dont elle était l'objet l'avait vivement affectée et ne contribuait pas peu à répandre sur ses traits l'expression de mélancolie et de tristesse qu'on y remarquait habituellement.

Gertrude ne resta pas longtemps chez madame Warren sans remarquer que Fanny vivait fort isolée dans cette maison. Elle se trouvait moins âgée de quelques années que ses compagnes, jeunes misses élégantes qui ne paraissaient pas disposées à l'admettre dans leur société; d'un autre côté, madame Warren était si occupée par les soins de sa maison, qu'elle n'avait que peu de temps à lui donner. Cet isolement ne pouvait manquer d'exciter la sympathie de celle qui se trouvait dans une position à peu près semblable. Et bien que dans sa disposition présente d'esprit Gertrude ne se plût que dans le calme et la solitude de sa chambre, elle eut pitié de la pauvre Fanny et l'invita à lui rendre de fréquentes visites. La jeune fille ne se fit pas prier: elle était fière de cette amitié, et trouvait du reste un grand plaisir à causer avec Gertrude et à lire les livres que celle-ci mettait à sa disposition. Ces visites ne furent point non plus sans avantages pour Gertrude; car la nécessité de soutenir la conversation l'arrachait aux sombres idées qui fatiguaient à la fois son esprit et sa santé. Pendant le mois de mars, Fanny passa avec Gertrude presque toutes ses matinées; et bientôt la fille adoptive de True, qui avait d'abord sacrifié ses goûts de retraite dans l'intérêt de sa jeune compagne, put se convaincre que le vieillard avait eu raison de lui répéter souvent que les efforts qu'on faisait pour le bonheur des autres contribuaient toujours au vôtre. La gaieté était revenue à Fanny, et ses propos amusants et spirituels firent plus d'une fois sourire Gertrude, et contribuèrent à dissiper la tristesse qui avait suivi les cruelles épreuves par lesquelles elle avait passé.

Avril arriva sans qu'on eût de nouvelles d'Emily. Gertrude s'en affligeait, mais il ne lui vint point à l'esprit d'accuser d'indifférence une amie de l'affection de laquelle elle était sûre. Un jour qu'elle était assise auprès de sa fenêtre, pensant avec attendrissement aux heures heureuses qu'elle avait passées dans la compagnie de l'aimable aveugle, on vint l'appeler au salon: c'était M. Arnold et sa fille Anne.

Après les civilités d'usage, miss Arnold demanda à Gertrude si elle savait quelque chose de nouveau.

—Non, répondit Gertrude, je ne sais rien.

—Comment! dit à son tour M. Arnold, on ne vous a pas appris le mariage de M. Graham?

Gertrude se leva de surprise.

—Etes-vous sûr de ce que vous dites, monsieur Arnold? dit-elle. M. Graham marié! Mais depuis quand, à qui?

—A madame veuve Holbrook, belle-soeur de M. Clinton. Elle habitait la Havane, mais M. Graham va nous la ramener.

—Mais, Gertrude, demanda miss Arnold, comment se fait-il que vous ne sachiez rien de cet événement, quand on lit dans tous les journaux: J.-H. Graham, esquire de Boston, vient d'épouser à la Nouvelle-Orléans madame veuve Holbrook?

—Je n'ai pas lu de journaux depuis deux jours, répondit Gertrude.

—Et l'infirmité de miss Graham l'aura empêchée d'écrire, je suppose, reprit Anne, mais c'était à M. Graham de vous faire part de cet événement. Sans doute, ajouta-t-elle en riant, que la mariée l'absorbe tout entier.

—Est-ce tout ce que vous savez de mistress Holbrook? demanda Gertrude.

—Oui, reprit M. Arnold, c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai vu cette dame que par hasard chez M Clinton. C'est une belle personne, qui aime beaucoup le monde.

—Je la connais beaucoup mieux, dit Anne. C'est une femme revêche, tracassière et méchante, juste ce qu'il fallait pour rendre miss Emily malheureuse.

Gertrude parut affectée de cette révélation. M. Arnold jeta un coup d'oeil de reproche à sa fille.

—Anne, dit-il, êtes-vous sûre de ce que vous dites?

—Je citerai mon autorité, mon père: c'est Belle Clinton. Je ne juge ici que d'après ce que je lui ai entendu dire sur sa tante Bella, comme elle l'appelle.

—Isabelle en a donc dit bien du mal?

—Oui, mais sans méchante intention. Elle fait au contraire un très grand cas de sa tante, quoique ce qu'elle en raconte ne soit pas à son éloge.

—Il ne faut point ainsi se prononcer à l'avance, reprit M. Arnold; je n'ai vu que l'article du fille, tout le contraire de ce que vous supposez.

—Et savez-vous quelque chose d'Emily? demanda Gertrude. M. Graham doit-il revenir bientôt?

—Je ne sais rien, dit miss Arnold; je n'ai vue que l'article du journal. Mais vous-même n'avez-vous pas de nouvelles?

Gertrude parla de la lettre de madame Ellis, et dit qu'on lui avait en effet touché quelques mots d'une veuve qui, selon toutes les probabilités, devait être maintenant madame Graham.

—C'est cela, sans contredit, dit M. Arnold.

Malgré l'intérêt d'un pareil événement, on savait si peu de chose qu'il fallut aborder d'autres sujets de conversation. Mais Gertrude, vivement préoccupée de la nouvelle position que ce mariage faisait à Emily, paraissait distraite et mal à l'aise, lorsque entrèrent le docteur et mistress Jérémy. Le docteur tenait à la main une lettre cachetée à l'adresse de Gertrude; il la lui présenta, et dit en même temps en se tournant vers miss Arnold:

—Cette lettre vient de chez les Graham. Nous allons enfin avoir, miss Anne, des nouvelles de ce fameux mariage.

Chacun désirait trop vivement connaître le contenu de cette épître pour que le cérémonial ne fût pas un peu mis de côté: aussi, sans plus de façon Gertrude rompit le cachet.

L'enveloppe contenait deux ou trois pages chargées de l'écriture de mistress Ellis. Il y avait aussi un mot de la main de M. Graham. Sous le coup de ses préoccupations, Gertrude donna la préférence à la lettre de miss Ellis, dans laquelle elle espérait trouver plus de détails relatifs à Emily.

Voici cette lettre:

"New-York, 31 mars 185..

"Chère Gertrude,

"Comme nous avons rencontré ici un grand nombre de personnes de Boston, je suppose que vous savez déjà la nouvelle du mariage de M. Graham, Il a effectivement pris la veuve Holbrook, celle dont je vous ai déjà entretenue. Elle a si bien fait, qu'elle a trouvé le moyen de se faire épouser: elle revient à Boston avec lui. Je n'hésite point à vous dire que c'est une triste acquisition que M. Graham a faite là. Le pauvre homme! lui qui aime tant son repos et sa tranquillité, je crains bien qu'il ne les ait perdus pour jamais, car cette dame est la femme la plus dissipée que j'aie jamais vue. Elle s'est attachée à M. Graham comme à une proie. Elle ne le quittait pas d'un pas à la Havane, elle l'a suivi à la Nouvelle-Orléans; en un mot, elle l'a si bien endoctriné, comme je vous l'ai dit, qu'ils sont mariés. Emily s'est admirablement conduite dans toute cette affaire; elle n'a jamais dit un mot d'opposition, et a toujours traité cette dame de la manière la plus convenable. Mais, Seigneur! comment la pauvre enfant pourra-t-elle s'habituer à tout le monde et à tout le bruit qui remplissent maintenant la maison? Pour moi, qui n'y étais pas faite, je trouve la chose fort désagréable. Je dois dire pourtant que notre nouvelle dame s'est toujours montrée polie pour moi depuis son mariage. C'est sans doute parce qu'elle a besoin de mes services pour la direction de la maison.

"Je suppose, Gertrude, que vous êtes bien étonnée de tout ce qui nous arrive, et surtout de nous voir à New-York. J'aurais avertie de tout cela plus tôt, et j'avais intention de vous écrire à la Nouvelle-Orléans, mais nous avons eu tant de choses à faire que je n'ai pas trouvé un moment. D'ailleurs le voyage sur cet horrible paquebot à vapeur m'avait rendue incapable de rien pendant quelques semaines. Mais Emily a tellement insisté pour vous écrire, qu'il a bien fallu en prendre le temps. La pauvre enfant est aussi, elle, sans cesse dérangée, tantôt par la nouvelle femme, tantôt par ses nièces, et Dieu sait si elle en a! Vous connaissez son caractère, elle ne se plaint jamais et n'a montré à personne le chagrin que lui cause le mariage de son père. Mais moi, qui la connais depuis longtemps, je vois bien qu'elle est malheureuse, et tremble de la voir tomber malade. Ajoutez à cela qu'elle craint de ne plus vous revoir, car il faut vous dire qu'il est question d'aller en Europe, et qu'Emily doit être du voyage. C'est sans doute une idée de la jeune femme. M. Graham m'a engagée à les accompagner dans ce grand voyage, mais j'ai assez de la mer; je suis décidée à revenir ici aussitôt qu'ils mettront le pied sur le bâtiment. M. Graham vous écrit, comme vous pouvez le voir. Il vous demande d'accompagner Emily. Si le mal de mer ne vous effraye pas trop, faites cela pour elle; car elle serait trop malheureuse d'être livrée aux mains d'une étrangère, dont son infirmité la ferait, pour ainsi dire, esclave. Je suis persuadée que ce voyage ne lui convient nullement; mais elle n'ose exprimer son désir de rester, dans la crainte que son père ne s'imagine que c'est la société de sa belle-mère qui lui déplaît.

"Aussitôt qu'ils seront sous voiles, ce qui n'ira pas plus loin que la fin d'avril, je retournerai à Boston et j'irai m'installer à la campagne, où il y a bien des choses qui doivent souffrir de mon absence. Il me reste maintenant à vous écrire un post-scriptum sous la dictée d'Emily. Pour ma part, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est que nous attendons votre réponse avec impatience, et que j'espère que vous ne refuserez pas d'accompagner Emily.

(A suivre)

LA FETE DE PAQUES

A travers les siècles

La fête de Pâques es tla plus ancienne solennité; aucune n'a mieux mérité de la vénération des peuples. C'est pourquoi l'Eglise d'Occident la célèbre avec le plus grand éclat La Pâque (du mot hébreu **paschah**, c'est-à-dire **passage**) fut instituée par Moïse pour rappeler la sortie d'Egypte et le passage de la mer Rouge. La cérémonie principale consistait, on le sait, à manger dans chaque famille, avec du pain sans levain et composé de farine et d'eau, un agneau ou un chevreau de l'année; du sang de la victime on teignait les portes, et c'est à cette marque que l'ange exterminateur put distinguer les maisons des Israélites de celles des Egyptiens, dont il fit mourir les premiers-nés.

Les Juifs avaient en outre une seconde Pâque, qu'ils célébraient, de la même manière que la première, le 14 du second mois, c'est-à-dire un mois après. Elle avait été instituée en faveur des voyageurs et des malades qui étaient dans l'impossibilité de célébrer la première ou de se rendre à Jérusalem.

Un concile tenu à Nicée (Bithynie), en 325, décida que la fête de Pâques serait mobile et la fixa au dimanche qui suit la pleine lune de l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire le 20 ou le 21 mars. C'est pourquoi la date oscille toujours entre le 21 mars et le 25 avril.

Si l'Eglise romaine détermina de bonne heure les grandes lignes de la solennité pascale, elle ne défendit pas aux fidèles d'ajouter à la cérémonie quelques rites particuliers. A Besançon, par exemple, le jour de Pâques, l'archevêque donnait à dîner à tout le clergé de la ville. Avant de s'asseoir à table, il bénissait la chair d'un agneau; le chancelier entonnait ensuite un psaume que les assistants continuaient. Le chant terminé, les convives se lavaient les mains dans des aiguières, et le repas commençait.

L'usage de bénir à l'autel un agneau rôti, qu'on partageait ensuite entre tous les clercs, dura longtemps. Plus tard, la coutume fut modifiée; on y substitua de petits pâtés faits avec la chair d'agneau, et que l'on distribuait à la fin de la messe.

Pour donner plus de pompe à la solennité, certains dignitaires ecclésiastiques ouvrirent les églises aux danses. Aujourd'hui encore, comme on le sait, le jour de la Fête-Dieu les enfants de choeur de la cathédrale de Sévile se livrent à de graves évolutions, qui rappellent le menuet et la gavotte. Les chanoines et les chapelains de nos églises collégiales formaient des rondes jusque dans les nefs de la cathédrale, lorsque le temps ne permettait pas de le faire sur le préau du cloître. Cette danse, appelée "bergerette", introduite dans la métropole de Besançon au XIIe siècle, brava l'interdiction des conciles généraux de Vienne et de Bâle, et se maintint jusqu'en 1757.

A Laubépin (Jura), la fête de Pâques se compliquait d'une foire très fructueuse pour les châtelains et pour les prieurs. Au soleil levant, les fidèles assistaient à une grand'mese, et, en sortant de l'église, ils allaient gaiement sur la pelouse. Il se débitait à cette foire beaucoup de volailles, de gibier, de poissons, de grains, d'épicerie, de quincaillerie de tout genre et de bestiaux.

Dans ce même département, le lendemain de Pâques, les habitants des villes et des villages circonvoisins de Dôle se rendent en foule sur les pelouses du mont Roland, pour s'y livrer à la joie d'un banquet champêtre. Ces délicieuses excursions ont succédé, depuis le commencement du siècle, aux processions solennelles d'autrefois.

Les Anglais ont donné aux fêtes de Pâques le nom de "Easter Sunday", en souvenir des sentiments de confraternité et d'union que le "Easter day" entretenait chez leurs pères.

Ce grand jour revêt chez eux plutôt le caractère d'une fête de famille que d'une solennité publique.

Dans le environs de Londres et dans quelques comtés, une singulière coutume rompt, le dimanche de Pâques, la monotonie des relations quotidiennes. La chambre du maître est envahie dès le matin par les servantes. Après avoir été promené triomphalement dans sa demeure, le chef de la famille monte sur une table de l'office, et tout le personnel de la maison vient alors s'incliner devant lui.

Le soir, la maîtresse de la maison reçoit les mêmes honneurs. Dans le Warwickshire, où cet usage est le plus en vigueur, les hommes ont le droit de prendre un baiser sur le front des femmes, et l'usage veut que les femmes rendent ce baiser à la fin de la journée, chacune à celui qui l'a donné.

Autrefois on pouvait encore remarquer cet usage chez nos voisins d'outre-Manche: chaque mari faisait disparaître, le lundi de Pâques, les souliers de sa femme, et ne les lui rendait qu'après l'avoir condamnée à lui payer une amende. Naturellement la femme en agissait de même à l'égard de son mari.

Les Grecs se saluent, le jour de Pâques, en se disant les uns aux autres: Jésus est ressuscité. Puis ils se livrent à une joie désordonnée qui contraste beaucoup avec la gravité que l'on remarque ordinairement chez eux. A Constantinople, chaque nation a ses danses et ses chants particuliers qui s'exécutent dans les rues, et, si l'on part de Galata pour aller en haut de Péra, on marche sans cesse au son des instruments. Au "Grand-Champ", qui est le cimetière de Péra, les jeux les plus variés attirent une foule immense. Les schismatiques commettent beaucoup de désordres pendant cette fête, même dans leurs églises; mais les privations du Carême sont si dures, qu'il faut bien s'en dédommager...

Une vieille chronique nous raconte un fait curieux qui se passa le jour de Pâques.

Bouchard, dit "le Barbu", tige de la maison de Montmorency, possédait un fort dans l'île de Seine, aujourd'hui l'île Saint-Denis. Il partait de ce fort pour faire ses excursions sur l'abbaye de Saint-Denis, qu'il pillait et dévastait fréquemment. Vivien, abbé de ce monastère, s'en plaignit au roi, qui ordonna à l'ardent baron de mettre fin à ses expéditions: il n'obéit pas. Bouchard, plus furieux que jamais, se vengea sur les propriétés de l'abbaye et sur les habitants qui les cultivaient. Le roi, trop faible pour contenir ce redoutable vassal, imagina de lui faire consentir un accord avec l'abbé de Saint-Denis Cet accord fut conclu en 1008 Après avoir obtenu l'autorisation de construire un chôteau dans un lieu appelé Montmorency, près de la fontaine de Saint-Valery, à trois milles de Saint-Denis, Bouchard déclara qu'il ferait hommage à l'abbé pour le fief qu'il possédait dans l'île Saint-Denis; que les chevaliers habitant le château de Montmorency seraient tenus de se rendre deux fois par an, le jour de Pâques et le jour de saint Denis, dans l'abbaye de ce nom et d'y rester en otages jusqu'à ce que les objets pris par ledit Bouchard, les dommages faits par lui aux biens de l'abbaye, fussent restitués ou réparés; après quoi, on se donnait le baiser de paix, et les chevaliers retournaient à Montmorency.

La teneur de cet accord prouve que la fête de Pâques était choisie comme terme de restitution, de réparation et d'oubli des injures. Dans beaucoup d'actes de ce genre, on la voit figurer comme date de paix et de pardon.

Voici ce qui advint dans le palais de la Cité le jour de Pâques de l'an 995, Robert le Pieux régnant.

Ce bon roi est célèbre dans les légendes. Tout le monde sait qu'un jour, voyant un voleur qui coupait le gland d'or de sa robe pendant qu'il était en prières, il se retourna et pria le larron de n'en voler que la moitié, afin d'en laisser un morceau pour un autre malheureux. Par son ordre, disent les vieilles chroniques, un palais fut construit: c'était le palais de la Cité Robert voulut inaugurer le nouvel édifice le jour de Pâques. Des tables se dressèrent pour un festin où les pauvres de Paris étaient invités. Avant de commencer le repas, Robert se lava les mains. Alors, de la foule des mendiants qui le suivaient, s'avança un aveugle qui demanda l'aumône. Le roi, en badinant, lui jeta de l'eau au visage; aussitôt, à la grande admiration des assistants, l'aveugle recouvra la vue. Ce miracle, accompli le jour de Pâques de 995 attira un grand concours de peuple dans le palais de la Cité.

Dans la Sainte-Chapelle, que saint Louis fit bâtir pour abriter les reliques qu'il recueillait, les chapelains célébraient, pendant la nuit du vendredi au samedi saint, une cérémonie bizarre qui mérite d'être décrite.

Tous les possédés du diable y venaient régulièrement chaque année, pour être délivrés de l'obsession de cet esprit maudit. C'était un affreux charivari, mêlé de cris et de hurlements, qui ébranlait le Châtelet jusque dans sa base. Quand ce vacarme était à son comble, le grand chantre apparaissait, armé du bois de la vraie croix. A son aspect, tout rentrait dans l'ordre, les convulsions cessaient, et aux cris de rage succédait le calme le plus parfait. Le lendemain, jour de Pâques, tous ceux qui avaient eu le diable au corps et qui avaient éprouvé la vertu de la précieuse relique allaient en troupe à Notre-Dame. Ils se tenaient dans une chapelle latérale, et l'officiant venait les asperger pour compléter la guérison. Cette coutume subsista jusque sous Louis XV.

Si c'était l'usage, à la Pentecôte, de donner la liberté aux colombes dans les églises en mémoire de l'Esprit-Saint, qui descendit sur les apôtres sous forme de colombe, il y avait à Pâques une tradition encore plus généreuse. On délivrait des prisonniers, on les ressuscitait à la vie; ils sortaient de la prison comme du tombeau. La joie était tellement grande, qu'elle devait pénétrer partout, même dans les cachots. Cette délivrance se rattache à plusieurs légendes, dont la plus célèbre est celle de saint Romain, au VIIe siècle.

Un dragon, qu'on nommait Gargouille, tempêtait en rivière de Seine et faisait naufrager les bateaux; sur les rives, il mangeait les cheveaux et les boeufs des pauvres laboureurs. Déjà plusieurs chevaliers sans "paour" avaient essayé de le tuer; mais ils avaient trouvé la mort.

Saint Romain, alors archevêque de Rouen, se crut assez bien avec Dieu pour tenter l'entreprise. Il se rendit d'abord dans les prisons de l'officialité et emmena avec lui deux prisonniers condamnés à mort.

Suivi d'une grande foule de peuple, il se rend au repaire du monstre, qui, à sa voix, devient docile. Il lui met son étole et une corde au cou, et les deux prisonniers le conduisent ainsi, comme un chien tenu en laisse, sur la place publique, où il fut brûlé incontinent. La Gargouille, sentant le feu, essaya de l'éteindre en vomissant beaucoup d'eau sur le bûcher; mais elle ne put y parvenir, saint Romain était là. Le monstre fut réduit en cendres.

Disons en passant que c'est depuis cet événement qu'on donna le nom de gargouilles aux animaux chimériques sculptés autour des basiliques, qui rejettent loin d'elles les eaux sales, comme pour empêcher les souillures de pénétrer dans la maison de Dieu.

En mémoire de cette délivrance miraculeuse, on octroya aux archevêques de Rouen le droit de visiter tous les ans les prisons, et, sur le rapport du geôlier, de donner la liberté à deux détenus. Cette délivrance se faisait à Pâques.

A Paris, c'était à Notre-Dame que s'accomplissait cette cérémonie; l'archidiacre brisait un anneau de la chaîne, et le prisonnier, après promesse de meilleure vie, était mis en liberté.

Les drames liturgiques étaient liés d'une manière intime aux cérémonies pascales; ils ont précédé les "mystères". La "Complainte des trois Maries", l' "Office des voyageurs", l' "Apparition au château d'Emmaüs", figurés au milieu de la nef de l'église; la "Descente aux limbes", etc., faisaient les délices de nos bons aïeux des XIIe et XIIIe siècles.

Parlons maintenant un peu des croyances populaires.

Dans le pays messin, on assure que le jour de Pâques, quand le soleil se lève, c'est grande joie au ciel. Toutes sortes de couleurs y apparaissent; ces couleurs sont celles des robes des anges qui dansent en signe d'allégresse. Le soleil danse lui-même.

Dans certains villages du Morbihan, les paysans, qui s'abstiennent par économie de manger des oeufs dans le courant de l'année, en mangent chacun une douzaine le jour de Pâques.

Dans les Landes, au temps de Pâques, les bergers se réunissent à un lieu convenu de leurs pâturages; chacun d'eux apporte des oeufs,du lard, etc., pour faire en plein air une omelette dont ils font un joyeux repas. Ils appellent cete réunion "faire la pascade", mémorandum de la résurrection de Jésus-Christ.

Dans le pays de Vaud, l'après-dîner de Pâques, garçons et filles jouaient autrefois aux palets avec des ceps de vigne élastiques et tordus.

En Normandie, après les fêtes de Pâques, les sacristains entreprennent une tournée dans les hameaux de leur paroisse, pour opérer la rentrée d'une redevance annuelle connue sous le nom de "pâquerets". Il est rare de voir les paysans s'affranchir de cet usage. La redevance consiste généralement en oeufs.

LETTRE DU FRONT

Wilder, Nord, 23 février 1915.

Cher cousin,

Le jour que j'ai reçu votre lettre a été pour moi un jour de plaisir. C'est après plusieurs séjours dans les tranchées humides, aux plaines fertiles de la Belgique (environs d'Ypres où je suis depuis le commencement de janvier).

Ce jour-là, j'ai eu bien des lettres qui m'attendaient, des amis du Canada, des parents et de mes frères soldats; nous sommes cinq sous les armes, et ceux que je croyais morts sont encore pleins de vie.

Aujourd'hui je suis en repos avec tout le 133e. On nous a fait revenir jusqu'à la frontière pour prendre en paix ce repos de quelques jours, car le régiment n'en avait pas eu depuis le début de la guerre.

Je pourrais déjà vous dire bien des choses, car j'ai beaucoup entendu le canon gronder et les obus tomber près de moi.

Un soir, au moment de la relève, un obus a éclaté sur le bord de ma tranchée, renversant la terre sur nos têtes, mais sans faire de victimes. Les balles sifflent à tout instant du jour et de la nuit; elles ont tué deux camarades et blessé d'autres à mes côtés.

C'est donc la guerre avec ses horreurs. Mais ne croyez pas que je perde courage ni même que je regrette d'y être venu de si loin. Comme vous le disiez, nous combattons pour la bonne cause, et je sais que mon cousin et mes frères du Canada et de France prient pour moi, qui ai aussi une prière pour eux n'ayant que ça à faire. Prier et battre ... ...

... ...

... ...

Que ma lettre vous trouve bien et vous porte les meilleurs souhaits de votre cousin éprouvé, mais non découragé, exposé mais non battu, et confiant de vous revoir encore.

Je vous envoie une brochure, officielle, qui est sinon douce à lire, du moins intéressante en ce qu'elle démontre les barbaries de l'envahisseur désormais flétri.

Votre cousin affectueux,

F.

Réponse du Canada

29 mars 1915.

Cher cousin,

J'ai lu votre lettre avec un intérêt poignant, puis j'ai eu la joie de remercier Dieu de vous avoir tous conservés, même devant les balles.

Beaucoup de monde s'intéresse à vous ici. Je leur ai fait part de vos nouvelles, puis j'ai envoyé votre lettre à vos frères, après avoir eu la précaution de la copier avant de m'en désaisir. J'en ai donné une copie à de bons Belges qui n'avaient pas de nouvelles de leurs parents depuis le commencement. Je veux vous répéter ce qui m'est répondu:

"Vous, Français, avez des lettres de Belgique, nous, Belges, n'en avons plus depuis 6 mois. Dieu sait cependant combien ils me sont chers au coeur! Que sont-ils devenus ces innocents? Que Dieu écoute les prières de son peuple! Qu'il rende le père à ses enfants et les enfants à leurs parents!

Je vois que tous les soldats, ainsi que votre cousin, sont pleins de confiance.

Oh! le coeur glorieux d'un soldat qui dit: "Prier et battre!" Nous prierons avec lui, brave soldat, et sûr que nous gagnerons et recouvrerons notre chère petite Belgique."

Qu'ainsi, cher cousin, nos coeurs s'ennoblissent à la vue des braves soldats qui savent s'encourager et lutter pour Dieu et pour la Patrie!

Un ancien soldat,

J. F. R.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie Notre-Dame, rue Notre-Dame-Ouest, Montréal

Librairie Garneau, rue Buade, Québec

Matutinaud lit la bible, par M. l'abbé E. Duplessy. Un volume in-8o illustré. Prix: 2 fr. 50.

Les 6 volumes des **Idées de Matutinaud, pris ensemble,** franco en gare. Prix: 12 francs. Etranger, 13 francs.

La famille Matutinaud n'a plus de secret pour l'infatigable et spirituel directeur de **la Réponse** (revue mensuelle d'apologétique populaire). De Matutinaud il nous a présenté les Frères et les Cousins, les Neveux et les Amis; il en connaît les Idées et le surprend même quand il lit la Bible. A travers ces six volumes, c'est constamment M. Duplessy qui prête l'oreille à toutes les objections de Matutinaud, mais qui se réserve à bon droit le dernier mot et la victoire finale. Dans une langage courtois et amical, qui n'exclut ni l'érudition ni l'ironie, il dissipe les idées fausses et les préjugés, mais il souligne surtout le côté absurde de certaines opinions ou théories. Le dernier volume que nous annonçons contient des chapitres fort instructifs sur ce qu'on appelle dans certains milieux les "erreurs de la Bible, puis l'examen des sujets les plus critiqués par l'ignorance ou la mauvaise foi, tels que: histoire de la création du monde, longévité de l'homme, déluge, passage de la mer Rouge, manne du désert, renards et mâchoires employés par Samson, cadran d'Ezéchias et baleine de Jonas, etc.

Du même auteur:

Idées de Matutinaud. 7e mille. 1 volume in-8, 2 fr. 50.

Cousins de Matutinaud. 4e mille. 1 volume in-8, 2 fr. 50.

Frères de Matutinaud. 2e édition 1 volume in-8, 2 fr. 50.

Neveux de Matutinaud. 1 volume ni-8, 2 fr. 50.

Les Amis de Matutinaud, 1 volume in-8, 2 fr. 50.

RAFFINEMENT DE BARBARIE

Les officiers allemands achèveraient leurs hommes inaptes au service actif

Londres, 31. — Une dépêche d'Amsterdam au "Daily Chronicle", dit:

"Cette terreur de l'Yser a une influence sur beaucoup de soldats allemands, et semble certaine d'après les récits que j'ai reçus de scènes et d'incidents qui se sont passés dans la partie la plus occidentale de la Belgique.

"Malgré les sentinelles de la frontière, il y a encore une quantité de communication avec la Hollande qui ne sont pas censurées et à l'occasion nous recevons des nouvelles du coeur même des lignes allemandes.

"D'après ces nouvelles il paraît clair que de grandes quantités de jeunes soldats ne doivent jamais connaître les endroits où on les envoie. Lorsqu'ils partent, ce n'est jamais sur les chemins de fer qui mènent à l'Yser. C'est toujours pour une destination dont le nom n'est pas synonyme avec certains lieux de carnage, tels que le front de l'Yser qui en a la réputation. Un voyage détourné par chemin de fer est arrangé de manière à tromper encore davantage les soldats si possible. D'après leurs officiers, l'ennemi, qui leur fait face, est toujours plus qu'à moitié battu et prêt à fuir à l'approche des Allemands.

"On entend de tous côtés des récits des souffrances endurées par les soldats allemands. Un jeune soldat, après avoir passé beaucoup de jours dans les tranchees se traîne jusqu'à une maison isolée, où il s'étend plus mort que vif. Les habitants le relèvent, le raniment, et cédant à une véritable agonie, il enfreint les règlements de l'armée et retire ses bottes, s'évanouit encore et ne peut être rappelé à lui. Les habitants, craignant des représailles si l'homme est trouvé sous leur toit, cherchent un officier et lui racontent ce qu'il en est.

Ni l'âge ni la vertu n'exemptent de la haine du démon; il faut donc persévérer toujours.

L'ARMEE FRANCAISE COMME ELLE EST A PRESENT

Elle compte 3,750,000 hommes dont 2 millions et demi sont sur le front et le reste dans les dépôts

Londres 2.—L'armée française est en excellent état et sensiblement supérieure à ce qu'elle était au début de la guerre aux trois points de vue du nombre, de la qualité et de l'équipement.

D'importants changements se sont produits dans le commandement supérieur. Il a, en réalité, été rajeuni par la nomination de jeunes officiers qui avaient fait leurs preuves. Tous les vieux généraux qui, au commencement du mois d'août, se trouvaient investis de commandements importants, ont été graduellement éliminés, les uns parce qu'ils n'ont pu supporter les fatigues de la guerre, et les autres étant nommés dans la territoriale. Ce rajeunissement des cadres supérieurs de l'armée s'est étendu très loin, et l'on peut dire qu'il a englobé tous les officiers généraux, depuis général de brigade jusqu'à commandant d'armée. Le résultat est que la moyenne d'âge des officiers généraux s'est abaissée de dix ans. Aujourd'hui plus des trois quarts de commandants d'armée et de corps d'armée ont moins de 60 ans. Quelques-uns sont même beaucoup plus jeunes. Un grand nombre de généraux commandants de corps d'armée ont de 46 à 54 ans et les généraux de brigade ont presque tous moins de 50 ans. En somme, il n'y a au front qu'un très petit nombre de généraux ayant plus de 60 ans, et ceux-là sont en pleine possession de leurs moyens physique et intellectuels.

Ce rajeunissement du commandement supérieur a été facilité par différentes circonstances, parmi lesquelles il faut citer l'amélioration apportée aux cadres d'officiers supérieurs dans les régiments pendant les trois années qui ont précédé la guerre, si bien qu'au début de la campagne, chaque régiment d'infanterie comptait un colonel et deux lieutenants-colonels, et chaque régiment de cavalerie et d'artillerie un colonel et un lieutenant-colonel. Le système adopté pour les promotions pendant la durée de la guerre a aussi donné d'excellents résultats. Un grand nombre d'officiers qui ont commencé la campagne comme colonels sont à présent généraux de brigade. Quelques-uns sont même à la tête de divisions et même de corps d'armée. L'habileté dont un officier fait preuve sur le champ de bataille est immédiatement reconnue et utilisée; de cette façon il a été possible de remplacer, de manière fort avantageuse, les vacances produites dans le haut commandement par les mesures qui ont été reconnues nécessaires dans les premières semaines de la campagne.

Le commandant supérieur de l'armée française est maintenant inspiré par une remarquable unité de vue en théorie militaire et par une solidarité qui s'est montrée d'une façon frappante au cours des nombreux transports de corps d'armée d'un point du front sur un autre point, qui ont eu lieu depuis le début de la guerre.

Après six mois de guerre, la cavalerie possède encore un excès d'officiers. Il y en a une moyenne de trente-six par régiment alors que le nombre de trente-et-un est considéré comme le minimum nécessaire. L'artillerie, qui a relativement peu souffert, a aussi un excès d'officiers, et, de plus, peut compter sur un grand nombre de capitaines et de lieutenants qui, avant la guerre étaient employés dans les arsenaux ou à des recherches techniques. Enfin les officiers de réserve de l'artillerie se sont presque tous montrés excellents chefs de batterie.

Dans l'infanterie, les pertes ont naturellement été élevées parmi les officiers subalternes. Cependant, nous sommes loin de manquer d'officiers dans cette arme. Un grand nombre de capitaines et de lieutenants qui ont été blessés par des balles de mitrailleuses (blessures généralement légères et rapidement guéries) sont retournés sur le front au bout de peu de temps. Les officiers de réserve ont en général parfaitement rempli leur tâche, et même, dans bien des cas, ont montré une aptitude extraordinaire à commander des compagnies. Les sous-officiers qui ont été nommés sous-lieutenants, font d'excellents chefs de section, et se sont même montrés des commandants de compagnie adroits et énergiques sur le champ de bataille.

On doit aussi se rappeler que, grâce au développement intellectuel et physique de la génération qui est actuellement sous les drapeaux, et grâce surtout aux qualités guerrières de la race française et à l'esprit démocratique de notre armée, nous avons pu nous procurer des officiers choisis parmi les gradés inférieurs et même parmi les simples soldats.

Nombreux sont les hommes qui ont commencé la guerre le 2 août comme simples soldats et qui portent aujourd'hui les épaulettes d'officiers. L'élasticité de nos règlements concernant les promotions en temps de guerre, l'absence de tout esprit de caste et la bienvenue amicale que tous les officiers réservent à ceux de leurs inférieurs qui ont prouvé sous le feu qu'ils étaient capables de commander, nous ont permis de faire face à toutes les exigences.

Au 15 janvier dernier, l'état de notre infanterie était très satisfaisant et de beaucoup supérieur à celui de l'infanterie allemande.

Chacun de nos régiments possède en moyenne 48 officiers qui se divisent en 18 officiers d'active, 15 de réserve et 15 promus depuis l'ouverture des hostilités.

Sur les 12 compagnies de chaque régiment, 6 sont commandées par des capitaines de l'active, 3 par des capitaines de réserve et 3 par des lieutenants. Chaque compagnie compte au moins 3 officiers. On peut déclarer que du haut en bas de l'échelle les gradés forment un ensemble exceptionnellement brillant. L'armée française est commandée par des chefs jeunes, bien instruits et audacieux et ses officiers subalternes ont acquis de l'expérience dans l'art de la guerre.

Tout compris, la France a à présent sur le front 2,500,000 hommes, et chaque unité a ou avait le 15 janvier son effectif de guerre. Les compagnies d'infanterie comptent au moins 200 hommes. Dans un grand nombre de régiment elles en comptent 250 et même davantage.

Dans les autres armes, qui ont moins souffert que l'infanterie, les effectifs sont tous égaux ou supérieurs à ceux prévus par les règlements.

Ce fait forme l'un des avantages les plus importants de l'armée française sur l'armée allemande. Alors que les Allemands ont créé un grand nombre de nouvelles unités, corps d'armée ou divisions, qui ont immédiatement absorbé toutes leurs ressources en officiers et soldats, le généralissime de l'armée française a évité la formation d'unités nouvelles, n'admettant d'exceptions à cette règle que quand il était certain d'être en état de pourvoir amplement, dans le futur comme dans le présent, aux exigences de ces nouvelles unités en hommes et en officiers sans être forcé de puiser dans les réserves nécessaires aux unités existantes.

En même temps, grâce aux ciers d'active qui sont en convalescence après blessure ou maladie; leurs services donnent une tournure pratique à l'instruction. Il se produit encore de nombreux engagements volontaires, et avec toutes ces ressources en hommes, l'armée peut compter sur des renforts qui seront prochainement susceptibles d'augmenter considérablement sa puissance offensive.

La qualité des troupes s'est sensiblement améliorée depuis le début de la guerre. Les hommes se sont faits à cette vie et leur santé, grâce surtout à l'excellence du service de l'intendance, est extrêmement satisfaisante. Malgré la dureté de l'hiver, il ne s'est pour ainsi dire pas produit de cas de maladies respiratoires, et l'état sanitaire de l'armée est meilleur qu'il ne l'était les hivers précédents.

En ce qui concerne les troupes de réserve, l'expérience a donné raison aux dires des généraux bulgares et serbes: "Il faut deux mois de campagne avant que les dépôts qui sont dans l'intérieur du pays, les effectifs des unités sur le front ont toujours été maintenus au complet. Les ressources en hommes provenaient du reste des onze classes de réserve, des plus jeunes classes de l'armée territoriale et de la nouvelle classe de 1914. Un grand nombre d'hommes, blessés dans les premiers combats, sont retournés au front. Ils ont été incorporés dans les nouvelles unités, y formant un noyau d'hommes aguerris.

En ce qui concerne les ressources en hommes sur lesquelles l'armée peut compter pour boucher les trous qui se produisent sur le front, nous apprenons qu'il y a environ 1,250,000 hommes dans les dépôts; ceux-ci comprennent la classe 1915 et les auxiliaires, reconnus bons pour le service par les conseils de revision, et qui ont résisté à un entraînement rigoureux.

Dans les dépôts, où les jeunes soldats reçoivent leur instruction militaire, se trouvent de nombreux officiers et sous-officiers troupes de réserve ne montrent ce dont elles sont capables." Notre infanterie est maintenant habile à organiser rapidement et complètement une position. En août, nos hommes n'aimaient pas la pelle et n'en avaient l'habitude. Aujourd'hui, ceux qui voient nos tranchées en restent étonnés. Ce sont de véritables forteresses improvisées, à l'épreuve des obus de 77 et souvent même des projectiles de gros calibre. Pendant les cinq derniers mois, on ne peut citer un seul engagement dans lequel notre infanterie n'a pas eu l'avantage sur celle de notre ennemi. Toutes les attaques des Allemands ont été repoussées, excepté au nord de Soissons, où leur succès a été dû à la crue de l'Aisne qui emporta nos ponts. Par contre, toutes nos attaques ont produit des résultats et ont été faites avec un entrain admirable, mais sans les imprudences qui nous ont coûté si cher au mois d'août.

La cavalerie a fait des progrès remarquables. Pendant tout le mois d'octobre, cette arme a dû mettre pied à terre pour prendre la place de troupes d'infanterie dont le nombre était insuffisant. Nos cavaleries se sont parfaitement adoptées aux nécessités du moment, et, armés de fusils, ont rendu des services inappréciables.

Nos artilleurs ont su tirer un parti merveilleux de l'admirable matériel qu'ils ont en mains; cela, les Allemands eux-mêmes le reconnaissent.

ST-BONIFACE

Société de Secours aux victimes de la guerre en Belgique, Succursale de Saint-Boniface

Les souches des carnets de billets pour la Tombola en faveur des victimes de la guerre en Belgique ne pouvant être toutes rentrées pour le 11 avril prochain, le comité se voit forcé de remettre le tirage au 25 de ce mois. Les généreux acheteurs ne pourront qu'y gagner, les lots arrivant de plus en plus nombreux et de plus en plus riches.

On pourra s'en rendre compte en jetant un coup d'oeil à la vitrine du bureau de MM. Gevaert et Deniset, rue Provencher, Saint-Boniface, où les lots sont exposés.

Nos amis qui ont bien voulu se charger de la vente de carnets obligeraient beaucoup le secrétaire du comité en lui retournant pour le 20 du mois courant les souches des billets vendus ou le reliquat de leurs carnets et le montant de leurs ventes.

Pour le Comité de secours aux victimes de la guerre en Belgique, branche de Saint-Boniface,

Jules Grymonpré, N.P.
Secrétaire-trésorier.
283 avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

* * *

Mercredi soir, à 8 heures, les élèves de langue anglaise du Collège de Saint-Boniface représenteront le drame de Lord Lytton, "Richelieu". Cette séance est sous le patronage de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque. Les billets sont en vente au Collège.

* * *

Baptêmes

1 avril. Joseph-Aristide, fils de Hector-Cuthbert Fafard et de Edouardina Fafard. Parrain, Joseph Fafard; marraine, Marie-Anne Fafard.

3 avril. Joseph-Auguste, fils de Henry de Jager et de Elodie Busche. Parrain, Auguste de Yager; marraine, Marthe Busche.

4 avril. Albert-Joseph, fils de Alphonse Ide et de Léonie Steenlandt. Parrain, Auguste Vonsteenlands; marraine, Marie Decuypere.

4 avril. Joseph-Léopold, fils de Napoléon Regimball et de Marie-Anne Paquette. Parrain, Real Regimball; marraine, Yvette Regimball.

4 avril. Georges-Lorne, fils de Chas orthway et de Clara Lambert. Parrain, Joseph-Napoléon Prince; marraine, Julie Grégoire.

4 avril. Délia-Marie-Lucie, fille de Eugène Dufault et d'Amanda Guilmet. Parrain, Adolpre Gaboury; marraine, Lucie Gaboury.

4 avril. Marie-Jeanne-Flore, fille d'Edouard-Napoléon Bourgouin et de Emma Coutu. Parrain, Joseph Prince; marraine, Alice Gaudet.

4 avril-Alice-Lauise, fille de Wilfrid Désilets et de Liliane Wogotha. Parrain, J.-A. Wilson; marraine, Louise Wagatha.

4 avril. Joseph-Lucien, fils de Gill Brière et de Bernadette Lafrenière. Parrain, Lucien Laplante; marraine, Mme Lucien Laplante.

4 avril. Marie-Blanche-Lorette, fille de Raoul oiseux et de Marie-Anne Trudeau. Parrain, Victor Trudeau; marraine, Mme Victor Trudeau.

* * *

Sépultures

3 avril. Joseph, fils de J.-B. André, âgé de 5 mois.

3 avril. Pascal-P. Horace, fils de Pascal Parisien, âgé de deux ans.

5 avril. Henri Laleune, âgé de 33 ans.

5 avril. G. Roland, fils de Guillaume Charette et de Agnès Daigneault.

M. Guillaume Charette est actuellement au front avec le premier contingent canadien.

* * *

Société de Secours pour les victimes de la guerre en Belgique

Branche de Saint-Boniface.—Tombola du 11 avril 1915.

En outre des superbes lots annoncés dernièrement, le Comité vient de recevoir les nouveaux dons suivants:

MM. Lavoie et Cie., une pipe d'écume et ambre.

Mme Israel Tremblay, Saint-Lazare, une robe de bébé.

M. Albert Van Deck, un rasoir.

Les représentants de la Société Grymonpré et Fontaine, électriciens à Saint-Boniface, une superbe lampe de poche.

Marius et Cie., fabricants de pâtes alimentaires, deux caisses de macaroni.

La Maison Blanche, un bon pour une paire de bottines "Hart Boots", d'une valeur de $6.50.

La maison Eaton, un service à découper et 12 couteaux assortis, le tout dans un magnifique écrin. Carafe et verres en cristal ciselé.

La maison Robinson, un parapluie d'homme.

M. Horace Chevrier, une étole en fourrures pour dame.

M. McRuer, Saint-Boniface, $2 de marchandises à choisir dans ses magasins.

La Cie Hens et Rodrigue, un sac de sucre de vingt livres.

M. Auguste Van Raes, un rasoir, une montre et un porte-monnaie.

M. Pirotton, un coq "Indian Game".

Richard et Béliveau, deux boîtes de cigares.

M. P. Bossuyt, une lourde épingle à cravate en or brut.

M. Edmond Taillieu, un veau.

D'autres lots importants et en grand nombre nous sont promis pour cette semaine.

Merci aux généreux donateurs. Des billets pour la tombola au prix de 10 cents chaque peuvent être obtenus en s'adressant aux nombreux vendeurs ou au secrétaire da la Société, M. Jules Grymonpré, 283 avenue Provencher, Saint-Boniface.

Souscription en faveur des victimes de la guerre en Belgique:

Listes antérieures	$1,732.81
Théâtre Walker	124.00
Les enfants Lapipe, La-Broquerie	2.00
M. Hormisdas Granger, La Broquerie	2.00
Mme Boutin, La Broquerie	1.00
Mme Wenden	.50
M. Hector Fabas	.50
M. Van Elslander, par M. Elias	9.00
M. Loevens	1.00
M. Pirotton, vente de chansons patriotiques	2.50

Le secrétaire-trésorier,
Jules Grymonpré,
Notaire à Saint-Boniface.

* * *

AUDITION COUTURE

Les élèves de M. Camille Couture donneront une audition au Manitoba Hall, le 8 avril, à 8.30 p. m.

On y exécutera le programme suivant:

1. Ensemble: (a) "God Save the King", Elgar; (b) "O Canada" ,Lavallée; (c) "La Brabançonne"; (d) "La Marseillaise"; (e) "The Russian National Anthem". (Arr. par C. Couture).
2. Violin Solo: (a) "Mélodie", Tschaikowski; (b) "Moment Musical", Schubert-Kreisler; (c) "La Chasse", Cartier-Kreisler.—Mlle Marjorie Barrack.
3. Vocal—(a) Recit. and Air, "Slumber, Dear Maid" (The Largo), Handel; (b) Obstination, Fontenailles.—Mme D. Boyce Sprague.
4. Violin Solo—"Allegro Brillant", Ten. Have.—M. M. Huber.
5. Violin Solo: (a) "Ave Maria", Schubert-Wilhelmj; (b) "Zephir", Hubay; (c) "Valse Bleuette", L. Auer.—Mlle Ruth Pryce.
6. Vocal: (a) "Calm As the Night", Bohm; (b) "A Birthday", R. H. Woodman.—Mme D. Boyce Sprague.
7. Violin Solo: 2nd Polonaise, Wieniawski.—Mlle Marjorie Barrack.
8. Ensemble: Reverie, Vieuxtemps.—Mlles M. Barrack, R. Pryce, L. Gofine, D. Cooper, E. Couture.

Il y aura collecte à l'entrée pour défrayer les dépenses.

MORT DE M. PIERRE CHARRETTE

Un pénible événement vient de plonger dans le deuil une famille des plus estimées de la paroisse de La Salle. Jeudi 25 mars M. Pierre Charrette mourait subitement, à la résidence de M. J. Desgagnés, son beau-frère, où il habitait depuis dix ans.

M. Charrette appartenait à une des plus anciennes familles de ce pays. Il n'était âgé que de 68 ans.

Les funérailles ont eu lieu à l'église de La Salle, le lundi 29 mars, au milieu d'une nombreuse assistance; l'église était trop petite pour contenir la foule de parents et d'amis qui avaient voulu donner un dernier adieu au regretté défunt et une marque de sympathie à la famille éprouvée.

Le service funèbre fut célébré par le Rév. M. Gendron, le dévoué curé de la paroisse. Les porteurs étaient: MM. Alp. Lord, Alf. Lord, D. Lord, A. Antil, Y. Henny, de Saint-Norbert, et M. P. Lemaire, de LaSalle.

Le deuil était conduit par MM. F. Charrette, W. Charrette, S. Charrette, A. Charrette et Mmes Desgagnés et Goulet, frère et soeurs du défunt; M. J. Desgagnés, son beau-frère, M. H. Tellier, G. Forest, ses neveux, etc.

Un grand nombre de familles de la paroisse étaient représentées. Parmi les étrangers on remarquait: MM. J. Gousseau, H. Gousseau, G. Gousseau, L. Goffart, P. Delorme, E. Gosselin, L. Vouriot, etc.

Nous offrons nos plus sympathiques condoléances à la famille affligée.

Un ami.

SACRE-COEUR

Mme Origène Roy a donné, le 26 mars, naissance à une fille qui a été baptisée Emma-Ursule-Adelina. Parrain et marraine, M. et Mme J.-J. O'Connell.

* * *

Il y aura dimanche prochain, à deux heures et demie de l'après-midi, réunion générale de la Société Saint-Jean-Baptiste pour discuter l'organisation de la célébration du 25me anniversaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg.

* * *

A l'office de samedi matin, nous avons assisté au baptême de trois convertis au catholicisme: Mlles Marie-Béatrice Tiessel et Ida Harrison et M. Forbis Earl Fraser. Le parrain et la marraine furent M. et Mme Ovide Hamel.

* * *

Dimanche soir, le R. P. Curé a béni une belle bannière d ela Société des Saints-Anges; elle était tenue par Mlle Paule Sala, présidente des Saints-Anges.

* * *

Toutes nos félicitations à nos bonnes soeurs et au R. P. Curé pour le beau reposoir de l'église durant la Semaine Sainte. Les paroissiens ont aussi droit à de chaudes félicitations pour leur générosité à donner pour décorer le reposoir de magnifiques lys.

TAXE DE GUERRE

Une taxe de guerre de un sou a été imposée sur chaque lettre ou sur chaque carte postale mise à la poste en Canada pour être distribuée en Canada, aux Etats-Unis ou au Méxique, et sur chaque lettre mise à la poste en Canada, pour distribution dans le Royaume-Uni et dans les possessions britanniques en général et partout où le tarif de deux sous s'applique, et cette taxe sera mise en force à partir du 15 avril 1915.

Cette taxe de guerre devra être payée par les envoyeurs au moyen d'un timbre de guerre qui sera vendu par les maîtres de poste et les autres vendeurs de timbres-poste.

En temps que cela sera possible, les timbres sur lesquels les mots "War Tax" ont été imprimés doivent être employés pour payer la taxe de guerre mais si l'on s'était servi de timbres-poste ordinaires pour cela, ils seront acceptés.

Ce timbre de guerre, ou ce timbre-poste additionnel pour payer la taxe de guerre, doit être collé à l'angle supérieur droit du côté de la carte postale, tout près du timbre-poste pour l'affranchissement régulier de sorte qu'il puisse être facilement oblitéré en même temps que le timbre d'affranchissement.

Dans le cas où l'envoyeur oublierait ou négligerait de payer la taxe de guerre sur chaque lettre ou sur chaque carte postale, sera envoyée immédiatement au bureau succursale de rebuts le plus près.

Il est essentiel que l'affranchissement sur tous les objets de correspondance soit payé au moyen de timbres poste ordinaires. Le timbre de taxe de guerre ne sera pas accepté dans aucun cas pour le paiement de l'affranchissement.

LES GREVES EN ANGLETERRE

Le gouvernement sera peut-être forcé d'exécuter ses menaces

Londres, 31.—Malgré les avertissements de lord Kitchener et les conventions passées entre le gouvernement et les syndicats dans le but le faire cesser les grèves, les chômages continuent encore. Quoique le nombre de chômeurs soit encore petit jusqu'ici, on exprime des craintes que le mécontentement ne se développe et que le gouvernement ne soit conduit à adopter les mesures énergiques qu'il a menacé de prendre, pour obtenir une augmentation de la production industrielle.

A Birkenhead, cet après-midi, les hommes qui chargeaient trois vapeurs ont quitté le travail et ont annoncé qu'ils ne le reprendraient que lundi. Leur réclamation porte sur ce qu'ils ne sont payés que la semaine suivante pour le travail effectué le vendredi et le samedi.

Sur le côté de la Mersey où se trouve Liverpool, un grand nombre de débardeurs menacent de faire grève pour une raison similaire et de chômer une semaine toute entière. Aux Dowlais, pays de Galles, les pièces d'acier faites pour le gouvernement et dont on a besoin en France et en Belgique, sont retardées par une grève d'un nombre d'hommes, relativement petit, qui a disloqué le travail de l'usine.

Les mécaniciens de la Clyde sont très mécontents de la récente sentence d'arbitrage du gouvernement et ont l'intention de demander une nouvelle augmentation de salaire.

PAQUES A SAINT-EDOUARD

La fête de Pâques a été célébrée avec éclat à Saint-Edouard. M. l'abbé Lapage, du Collège de Saint-Boniface, officia, assisté des abbés Sylvestre et Barton. Un très éloquent sermon de circonstance fut donné par M. l'abbé Lee, curé de la paroisse. Sous l'habile direction de M. Sheridan, un choeur de 50 voix rendit une magnifique messe. M. Donat Baribault tenait l'orgue.
